

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

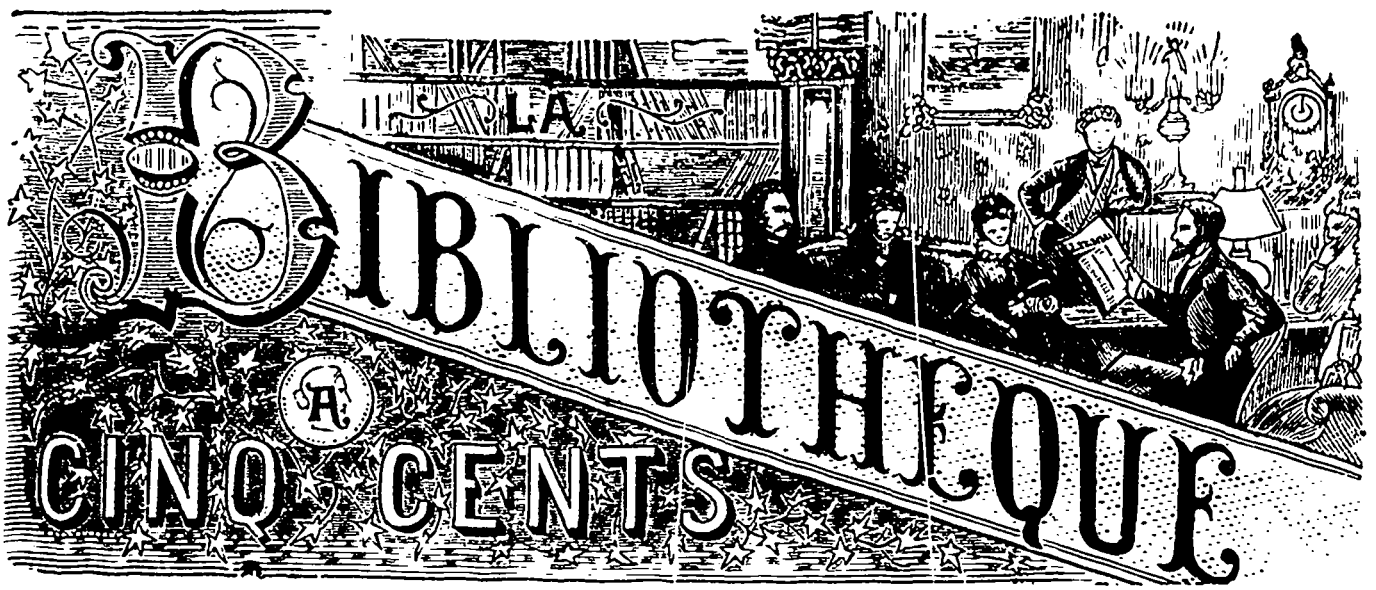
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POTIER, BESANTTE & C^{ie}, 1140, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 4 AOUT 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 17

LA PIECE A CONVICTION

Neuvième Série du MÉDECIN DES FOLLES -- par Xavier de Montépin



Claude Marteau, bondissant comme un jaguar, disparut en quelques secondes dans l'épaisseur du feuillage

LA PIECE A CONVICTION

NEUVIÈME SÉRIE DU "MÉDECIN DES FOLLIES"

I

LE NOUVEAU DÉSAPOINTEMENT DE FABRICE

Depuis l'avant-veille Edmée quittait son lit pendant une ou deux heures de l'après-midi et semblait entrer en convalescence.

Soutenue d'un côté par Georges, de l'autre par Paula, elle descendait au jardin et là, étendue dans un moelleux fauteuil, les grands arbres, au milieu des fleurs, elle s'enivrait d'air pur, de lumière et de parfums, entre sa nouvelle et déjà bien chère amie, et celui qu'en son âme ingénue elle considérait comme son fiancé.

La jeune fille était toujours pâle et restait incroyablement faible, mais par instants ses prunelles ternies reprenaient un peu de leur doux éclat d'autrefois... Son cœur aussi battait moins vite et d'une façon moins irrégulière...

Elle se sentait entourée de soins et de tendresse... Un apaisement de plus en plus grand se faisait en elle.

Au moment où nous la retrouvons, assise à l'ombre d'un platane presque deux fois centenaire, elle avait sur ses genoux une gerbe de fleurs. Paula tenait une de ses mains; elle abandonnait l'autre à Georges.

L'enfant aurait dû se trouver heureuse entre ces affections profondes, entre ces dévouements sans bornes, et cependant son regard fixe exprimait la tristesse...

—Chère mignonne, qu'avez-vous donc? demanda mademoiselle Baltus à Edmée. Tout à l'heure vous paraissiez presque joyeuse, et voici que votre front se plisse et que votre regard devient sombre. Dites-moi quelle pensée noire vous traverse l'esprit.

Edmée secoua la tête et parvint à sourire, mais ce sourire lui-même avait une expression profondément mélancolique.

—Je n'ai rien, ma bonne Paula... murmura-t-elle

—Souffrez-vous, mademoiselle? demanda Georges avec inquiétude.

—Non, mon ami.

—Bien vrai?...

—Je vous l'affirme.

—Enfin, reprit l'orpheline, si vous n'avez ni chagrin ni souffrance, quelque chose vous préoccupe...

Après une seconde d'hésitation, Edmée murmura.

—Eh bien, oui...

—Quelle est cette chose?...

—Je pense à mon père... et j'ai peur...

—Que craignez-vous donc?...

—Je ne saurais l'expliquer... C'est un pressentiment vague sans doute, mais persistant et douloureux...

Paula se pencha vers Edmée et appuya ses lèvres sur les cheveux soyeux et sur le front pâle de la jeune fille.

—Pourquoi vous tourmenter ainsi, mignonne chérie? dit-elle ensuite. J'ai reçu, vous le savez, une dépêche de Fabrice annonçant le départ... Laissons donc à nos chers voyageurs le temps d'accomplir la traversée...

—Ils sont partis depuis plus de neuf jours! répliqua vivement Edmée.

—Et le voyage habituellement ne dure que neuf jours, je le sais... continua Paula Baltus. Mais je sais aussi que bien souvent l'état de la mer, des vents défavorables, des avaries sans gravité, double la longueur du trajet... Votre père et Fabrice sont peut-être arrivés au Havre. Peut-être les verrons-nous aujourd'hui, car leur première visite sera pour cette maison... J'en suis si sûre qu'en quittant Melun je n'ai pas même écrit à Fabrice que j'étais ici, me faisant une joie de sa surprise... Eh! bien, voyons, êtes-vous rassurée?

Edmée secoua la tête.

—Quoi! toujours ces pressentiments absurdes? reprit Paula.

—Toujours...

—Mademoiselle, je vous en supplie, dit Georges à son tour, si vous n'êtes point insensible à l'attachement de ceux qui vous aiment; si vous ne voulez pas les rendre malheureux; chassez des terreurs imaginaires, éloignez la pensée d'un péril qui, je vous le jure, n'existe que dans votre imagination. Vous êtes faible encore... vous avez besoin surtout de calme... Une surexcitation morale, quelle qu'en soit la cause, est nuisible à votre convalescence dont elle retarde les progrès...

—Croyez notre cher docteur, ma mignonne... appuya Paula Baltus. Vous savez que ses conseils sont ceux d'un ami... et même, ajouta-t-elle en souriant, d'un peu plus qu'un ami...

Oui, je sais tout cela, murmura mademoiselle Delarivière avec une sorte de découragement, oui je sais que je me fatiguerai en m'abandonnant à ces pensées de mauvais augure. Mais est-ce ma faute? En vain je cherche à les éloigner de moi... Elles reviennent m'assaillir, et mes efforts ne parviennent point à les chasser...

—Il faut vouloir mieux encore... dit Georges. Il faut réussir...

Edmée sourit en répondant:

—J'essayerai, cher docteur, je vous le promets...

—Maintenant, continua le jeune médecin, il est près de cinq heures... Vous avez pris l'air assez longtemps... Nous allons rentrer...

—Avant de regagner mon appartement, vous me conduirez auprès de ma mère, n'est-ce pas?

—Oui, mademoiselle.

Edmée quitta son siège et, s'appuyant sur Georges et sur Paula, reprit lentement le chemin du pavillon.

Le jeune médecin l'introduisit dans la chambre de Jeanne et regagna son cabinet de travail.

En ce moment, voici ce qui se passait près de la grille donnant sur la rue Raffet.

Un coupé de régie s'arrêtait devant cette grille et Fabrice, arrivant de Melun, mettait pied à terre et sonnait.

Le concierge, qui le connaissait de vue depuis bien longtemps, lui ouvrit et lui sourit comme à un visiteur habituel.

—M. Rittner est-il à la maison? demanda le jeune homme.

—M. Rittner? répéta le concierge étonné.

—Sans doute...

—Monsieur ne sait donc rien?

—Rien absolument... J'arrive de voyage... Qu'y a-t-il?

—Le docteur Rittner n'est plus ici...

—Où est-il donc? s'écria Fabrice en proie à un bouleversement facile à comprendre.

—Je l'ignore... Il a vendu son établissement.

—Vendu! murmura le jeune homme atterré.

—Oui, monsieur, et il est parti.

—Quand cela?

—Il y a dix ou douze jours...

—Comment se nomme son successeur?

—Le docteur Vernier... C'est un jeune médecin de province, d'un grand mérite à ce qu'il paraît... Monsieur désire peut-être le voir?...

—Je le verrai certainement...

Le concierge, après avoir fait résonner le timbre annonçant l'arrivée d'un visiteur, ajouta:

—Monsieur sait le chemin... Monsieur n'a pas besoin que je le conduise...

—Non, répliqua Fabrice. Mais un mot encore...

—Aux ordres de monsieur.

—Immédiatement avant le départ du docteur Rittner, il ne s'est rien passé de particulier dans la maison?

—Je ne crois pas.

Aucun décès?

—Pardonnez-moi, nous avons perdu deux de nos pensionnaires.

—Du même âge?...

—Non, monsieur, j'ai entendu dire que l'une était beaucoup plus âgée que l'autre.

—Comment s'appelaient-elles ?
—Je l'ignore... Monsieur sait bien que, pour nous autres, les pensionnaires n'ont que des numéros... Monsieur n'a pas autre chose à me demander ?

—Pas autre chose... Merci...

Et Fabrice s'engagea dans le pare en se disant tout bas :

—Rittner avait compris ma lettre... Il m'a tenu parole... Edmée et sa mère n'existent plus... Je suis seul héritier !... Un domestique, averti par la sonnerie du timbre, attendait sur le seuil du pavillon.

—Monsieur désire parler à M. le directeur ? demanda-t-il

—Oui.

—Je vais le prévenir... Monsieur veut-il entrer ?

Et il introduisit le visiteur dans le salon du rez-de-chaussée.

Au bout de deux minutes Georges parut.

Les deux hommes se saluèrent et restèrent stupéfaits en face l'un de l'autre.

—Le questionneur de la rue Taitbout ! se dit Fabrice. Soyons sur nos gardes et jouons serré !

—Le voyageur qui venait demander René Jancelyn ! pensa Georges.

Il ajouta tout haut :

—Vous avez désiré me voir, monsieur ?

—Oui, monsieur, répliqua le neveu de M. Delarivière, et je vais vous expliquer les motifs de ce désir, mais permettez-moi d'abord de vous demander si je suis le jouet d'une ressemblance stupéfiante, ou si c'est bien vous que j'ai eu le plaisir de rencontrer hier, rue Taitbout, dans une maison où je venais m'acquitter d'un message...

—C'est parfaitement moi, monsieur, et je vous reconnais à merveille...

—Le hasard est vraiment bizarre ! fit Fabrice en souriant. Je ne me doutais guère que je vous verrais aujourd'hui chez vous, car vous êtes, n'est-ce pas, le docteur Vernier, directeur de cette maison ?

Georges s'inclina de façon affirmative.

Fabrice poursuivit :

—Ce n'est pas vous, monsieur, que je venais visiter, c'est votre prédécesseur... Ainsi que je vous le disais hier sans vous connaître, j'arrive de voyage et j'ignorais que le docteur Rittner eût cédé son établissement.

—Je le remplace depuis douze jours.

—Ma surprise et, disons-le, mon désappointement ont été grands en apprenant tout à l'heure, de la bouche du concierge, que je ne le trouverais plus ici...

—Venez-vous voir le docteur Rittner comme ami, ou comme directeur d'une maison de santé spéciale ?

—Comme directeur et pas autrement.

—Me sera-t-il possible de faire ce que vous attendiez de lui ?

—Cela vous sera possible, sans aucun doute...

—Veuillez vous expliquer.

—Mon oncle et moi nous avons confié à votre prédécesseur, il y a quelques semaines, deux personnes bien chères.

Georges tressaillit, frappé par ces paroles et se rappelant tout à coup le visage de Fabrice entrevu pendant quelques secondes à Melun, à l'hôtel du *Grand-Corf*, la veille de l'exécution.

—Votre oncle et vous... répéta-t-il, deux personnes chères... Etes-vous le neveu de M. Delarivière, et vous nommez-vous Fabrice Leclère ?

—Je suis en effet, Fabrice Leclère.

La figure de Georges s'illumina.

Il prit et serra la main du jeune homme en s'écriant :

—Ah ! monsieur, moi le bienvenu cent fois et cent fois encore ! Béni soit votre retour !... Mais pourquoi êtes-vous seul ? M. Delarivière n'est pas souffrant, j'espère ?...

Fabrice renouvela l'hypocrite comédie que nous l'avons vu jouer avec Pascal de Landilly et mademoiselle Adèle de Civrac, née Greluche. Il répondit d'une voix brisée, en appuyant son mouchoir sur ses yeux.

—Hélas ! monsieur, je suis porteur d'une désolante nouvelle... Mon oncle est mort !...

II

HYPOCRISIE

—Mort ! s'écria Georges stupéfait et chancelant. M. Delarivière est mort ?

—Pendant la traversée, oui, monsieur... répondit Fabrice. Il a succombé en quarante huit heures aux atteintes d'une pneumonie aiguë, malgré tous les soins qui lui ont été prodigués, non seulement par moi mais par le médecin du bord et par le capitaine Kerjal, un de ses vieux amis.

—Mon Dieu ! pensa le jeune docteur... Quelle douleur effroyable pour la pauvre Edmée, et comme ses pressentiments sombres se réalisent ! Faible comme elle l'est, pourra-t-elle survivre à un coup si rude ?

Il ajouta tout haut :

—C'est en effet, monsieur, une nouvelle d'autant plus terrible qu'elle est plus imprévue. Je vous demande avec instance de ne la point annoncer brusquement à votre cousine. Elle en mourrait ! Laissez-moi le temps de la préparer ; je vous en supplie...

Ce fut au tour de Fabrice de tressaillir.

Edmée vivait !...

Franz Rittner avait donc oublié les engagements pris, ou refusé de tenir la parole donnée ?

La déception fut cruelle. Le jeune homme eut pourtant la force de la dissimuler et répondit :

—Soyez tranquille, monsieur, je n'agirai que d'après vos conseils... Maintenant, je vous en prie, donnez-moi des nouvelles, et permettez-moi d'espérer qu'elles seront meilleures que les miennes... Comment se portent madame Delarivière et sa fille ?...

—L'état de votre tante s'est amélioré d'une façon presque insensible, mais cependant très positive, répliqua Georges. J'ai le sérieux espoir d'obtenir, dans un laps de temps plus ou moins rapproché, une guérison complète.

—Que Dieu soit loué ! s'écria Fabrice. Mais, hélas ! mon pauvre oncle ne sera pas là pour jouir d'un bonheur qui lui semblait si grand qu'il osait à peine espérer...

—Quant à votre cousine, poursuivit le docteur Vernier, elle va mieux... beaucoup mieux...

—Elle a donc été malade ?... demanda vivement le neveu du banquier.

—Très malade... en grand péril... Mais grâce au ciel j'ai pu l'arracher à la mort, et la convalescence est en bonne voie...

Il ne me reste à combattre qu'une extrême faiblesse dont je finirai pas triompher.

—C'est à vous que je dois le salut de ma cousine... dit Fabrice d'une voix émue en prenant les mains de Georges. C'est à vous que je devrai la guérison de ma tante. Croyez à ma reconnaissance profonde !... Puis-je voir ces deux pauvres femmes ?...

—Dans cinq minutes je vous conduirai près d'elles... Mais j'ai d'abord quelque chose à vous apprendre...

—Quelque chose à m'apprendre ? répéta Fabrice surpris.

—Oui, monsieur, et mes paroles vous causeront certainement une joie vive...

—D'où me viendrait cette joie au milieu du chagrin qui m'opresse ?

—De la présence ici d'une personne qui, je le sais, vous est bien chère...

La surprise du jeune homme devint de la stupeur.

—De quelle personne voulez-vous parler ? s'écria-t-il.

—De mademoiselle Paula Baltus.

En attendant prononcer ce nom, le neveu du banquier eut quelque peine tout d'abord à en croire ses oreilles.

—Mademoiselle Baltus dans cette maison ! dit-il d'une voix mal affirmée. Mais comment cela se fait-il ! Pour quel motif y est-elle venue ?...

—Pour se rapprocher de mademoiselle Edmée qu'elle aime,

et de madame Delarivière à qui elle porte un intérêt immense..

—Ah ! que je reconnais bien là son cœur si bon, si dévoué ! Je vous le demande en grâce, monsieur, faites-la prévenir sans retard de mon arrivée... Si vous saviez comme j'ai hâte de la voir !... Vous aviez raison, monsieur, la joie que j'éprouve en ce moment fait oublier bien des chagrins, bien des douleurs, bien des angoisses ! !..

Georges était heureux de l'émotion de Fabrice, émotion dont il ne pouvait suspecter la sincérité, et qui d'ailleurs n'était point feinte.

Il frappa sur un timbre.

Un domestique se présenta.

—Prévenez mademoiselle Baltus, dit le docteur à ce domestique, que je lui saurai gré de vouloir bien descendre au salon. Vous la trouverez dans l'appartement de mademoiselle Delarivière..

Le valet sortit pour s'acquitter de sa mission.

Georges reprit :

—En attendant mademoiselle Baltus, qui certainement ne tardera guère, permettez-moi de vous adresser une question dictée par un motif qui n'a rien de commun avec une curiosité frivole.

—Faites, monsieur, j'y répondrai de mon mieux..

—Il s'agit encore de notre rencontre fortuite dans la rue Taibout... Vous m'avez dit hier que vous ne connaissiez point M. René Jancelyn..

—Je vous l'ai dit et je vous le répète... répliqua Fabrice en fronçant involontairement le sourcil.

—Mais peut-être avez vous sur son compte quelques renseignements ?..

—Aucuns... En revenant en France sur le navire *l'Albatros*, je fis la connaissance d'un passager anglais du nom de Williams Withe qui descendait à Plymouth... Cet Anglais, apprenant que je me rendais à Paris, me pria de passer chez un monsieur Jancelyn dont il me donna l'adresse écrite, et de l'avertir que, d'ici à huit ou dix jours, il recevrait certainement sa visite... Je promis et je voulus tenir ma promesse, chose qui me fut impossible, M. Jancelyn étant en voyage... Vous en savez maintenant aussi long que moi..

En formulant la réponse qui précède, Fabrice se demandait :

—Pourquoi donc ce docteur me questionne-t-il ainsi ? Sans doute, comptant Mathilde au nombre de ses pensionnaires, il voudrait prévenir la famille... Il n'y a rien là, je crois, qui doive m'inquiéter..

Fabrice aurait désiré vivement interroger le jeune médecin au sujet de Mathilde, mais il n'osait.

Georges remercia, et le silence s'établit.

Il fut court.

Au bout de moins d'une minute le frou-frou d'une robe de soie se fit entendre dans le vestibule.

La porte s'ouvrit.

Mademoiselle Baltus franchit le seuil du salon d'attente.

Du premier regard elle vit Fabrice.

Un faible cri s'échappa de ses lèvres, elle devint très pâle et, posant sa main sur son cœur pour en comprimer les battements, elle chancela.

Le jeune homme courut à elle et la soutint dans ses bras.

Pendant quelques secondes Paula presque anéantie s'abandonna, frissonnant d'amour et les yeux fermés, aux bras caressants qui l'enlaçaient.

Sa belle tête énergique virginale reposait sur l'épaule du meurtrier de son frère.

Bientôt ses paupières abaissées se soulevèrent, et elle murmura d'une voix si faible que son fiancé seul put l'entendre :

—Oh ! Fabrice !... cher Fabrice !... En vous revoyant à l'improviste, il m'a semblé que j'allais mourir de joie..

—Mourir !... répéta le jeune homme. Il faut vivre, ma bien-aimée Paula... vivre pour être à moi... vivre pour être heureuse...

—Vous m'aimez donc toujours autant !

—Cent fois plus !... En m'éloignant de vous, je vous aimais de toute mon âme, mais maintenant je vous adore !

Les yeux de la jeune fille s'attachèrent sur ceux de Fabrice avec l'expression d'un immense amour.

Puis elle se tourna vers le docteur et lui dit en souriant :

—Monsieur Georges, soyez indulgent... C'est lui dont je vous parlais bien souvent... C'est mon fiancé !... Je l'aime tant et je suis si heureuse !

• George sourit à son tour.

—Vous n'avez pas besoin d'indulgence, mademoiselle... répondit-il. Moi aussi je connais la joie de retrouver la personne qu'on aime... C'est une incomparable ivresse, qui fait oublier le reste du monde..

Paula reprit :

—Depuis quand êtes-vous à Paris, cher Fabrice ?

—Depuis hier au soir..

—Pourquoi n'être pas venu ici tout de suite ?

—Parce que je ne savais pas vous y trouver... J'arrive de Melun... Ma première visite devait être pour vous.

Mademoiselle Baltus serra la main de Fabrice et reprit :

—Mais votre oncle ?... M. Delarivière ? où est-il ? Quelle raison l'empêche de vous accompagner ?

Fabrice baissa tristement la tête.

Georges, sans dire un mot, désigna du doigt le large crêpe qui couvrait le chapeau du jeune homme..

—Mort !! balbutia Paula très émue ; un si grand malheur est-il accompli ?

—Hélas ! oui, mademoiselle..

—A tout prix, continua la jeune fille, il faut cacher à Edmée, en ce moment du moins, la sinistre nouvelle... Elle n'y survivrait pas..

—J'ai déjà dit cela à M. Leclère... répliqua Georges.

—Et je l'ai compris... appuya Fabrice. Je me tairai donc... J'expliquerai de mon mieux l'absence de mon oncle... Mais il faudra bien, un peu plus tard, qu'Edmée connaisse le triste événement... Pauvre cousine, je la plains de toute mon âme !... Navrante destinée que la sienne !... La mort lui prend son père avant l'âge, et sa mère a perdu la raison !

—Heureusement nous lui restons, vous, le docteur et moi... répondit Paula. Entre nos trois affections elle ne sera pas seule au monde..

—Sans doute, reprit le jeune homme, nous ferons notre devoir... Nous veillerons sur Edmée avec tendresse, avec sollicitude ; mais, malgré tout, son avenir m'épouvante..

III

L'HÉRITAGE

—L'avenir d'Edmée vous épouvante ? répéta Paula.

—Beaucoup, je l'avoue... dit Fabrice.

—Pourquoi donc ? Certes, son chagrin sera poignant, mais à l'âge de votre cousine on oublie vite... on se console facilement. La nature le veut ainsi et ses lois sont impérieuses... Ce que nous avons à redouter en ce moment, c'est l'effet produit par une secousse terrible et inattendue... Notre cher docteur a constaté chez mademoiselle Delarivière les symptômes d'une maladie de cœur à son premier période. Sa science et ses soins sont parvenus à enrayer le mal, mais il pourrait reparaitre et grandir à la suite d'une émotion violente.

Fabrice sut donner à son visage une expression mélancolique et compatissante.

—Chère Paula ! murmura-t-il, ce n'est pas seulement la mort de mon oncle qui me fait envisager l'avenir d'Edmée sous les plus sombres couleurs, c'est la position fautive et désolante que lui crée dans le monde cette mort inattendue..

Mademoiselle Baltus et le docteur Vernier regardèrent Fabrice avec un étonnement muet.

—Vous savez que je ne vous comprends pas du tout... dit la jeune fille.

—C'est que vous ne savez rien..

—Apprenez-moi donc ce que j'ignore..

—J'appelle Edmée ma cousine, mais elle n'est en réalité pour moi qu'une étrangère... dit Fabrice.

—Une étrangère pour vous... Elle ? Edmée ? la fille de votre oncle ?...

—Oui...

—Comment ?...

—Edmée est la fille de M. Delarivière et de Jeanne ; mais le mariage de M. Delarivière était irrégulier aux yeux de la loi.

Paula poussa un cri de surprise et d'angoisse.

—Oh ! pauvre enfant !

—Jeanne est assurément une honnête et digne créature... poursuivait Fabrice. Mon oncle, devenu veuf, avait résolu de régulariser son union, et je l'approuvais sans restriction... Malheureusement la maladie mentale de Jeanne est venu rendre impossible la réalisation de ce projet... Maintenant que voilà mon oncle mort, tout est fini, et rien au monde ne peut plus régulariser la position de la mère et de la fille...

Georges Vernier, quoique profondément affligé de la fin prématurée du banquier, n'avait pu écouter sans une sorte de joie les paroles que nous venons de reproduire.

Edmée était une enfant sans famille, sans position...

Il s'en félicitait au fond de l'âme, car désormais, entre elle et lui, aucun obstacle n'existait plus...

—Monsieur le clerc, dit-il à Fabrice d'une voix un peu tremblante, je crois qu'il ne faudrait pas voir les choses trop en noir... La situation de mademoiselle Edmée, situation que personne ne connaissait ici, est évidemment fautive et pénible, mais elle peut se simplifier le plus facilement du monde...

—Que faudrait-il pour cela, monsieur ? demanda Fabrice.

—Qu'un honnête homme, aimant mademoiselle Delarivière de toute son âme et sachant se faire aimer d'elle, sollicitât sa main et devint son mari...

—Vous avez raison, et je désirerais vivement, dans l'intérêt de la chère enfant que je nommerai toujours ma cousine, que l'homme dont vous parlez se présentât et fit d'Edmée sa femme... Je le désire, sans l'espérer presque...

—Pourquoi ?

—Mon Dieu, vous connaissez le monde... Il est rempli de gens animés des intentions les plus excellentes, Don Quichotte du sentiment, se croyant prêts à braver les préjugés et à combattre l'opinion publique... Quand le moment décisif arrive, ils s'aperçoivent tout à coup qu'ils ont trop compté sur leurs forces... J'ai vu cela cent fois !! Je crains de le voir une fois de plus...

—Détrompez-vous, monsieur Leclère, vous ne le verrez pas. J'en suis absolument certain...

—Vous, monsieur le docteur ?...

—Oui, moi... Ce que vous venez de nous apprendre m'encourage à vous parler à cœur ouvert, ce que ce matin encore je n'aurais pas osé. Quoique mademoiselle Edmée ne soit point légalement votre parente, les liens du sang et de l'affection vous unissent à elle... M. Delarivière n'existe plus... C'est donc à vous que je dois m'adresser, c'est donc à vous que je dois dire : " Je suis un honnête homme et un travailleur infatigable... Ma position actuelle est suffisante déjà et ne peut manquer de grandir... J'ai pour l'avenir des espérances, ou plutôt des certitudes de fortune... j'aime mademoiselle Edmée de toute mon âme, j'ai la ferme volonté de la rendre heureuse, et je vous prie, monsieur, de m'accorder sa main..."

—Ah ! docteur... s'écria Paula avec enthousiasme. C'est bien ce que vous faites !...

—Ai-je du mérite à vouloir être heureux, mademoiselle ? répondit Georges.

—Ma réponse, pensait Fabrice, va me faire de cet homme un ennemi ou un allié. Mieux vaut un allié...

—Vous vous taisez, monsieur... murmura le docteur. Pourquoi ce silence ? Etes-vous défavorable à la requête que je viens d'avoir l'honneur de vous adresser ?

—En aucune façon, croyez-le bien, monsieur, répliqua vi-

vement le neveu du banquier ; mais vous devez comprendre combien, en cette affaire, ma position est délicate... Je suis touché du sentiment qui tout à l'heure dictait vos paroles, et le moment choisi pour formuler votre demande indique chez vous une délicatesse infinie, mais je ne suis investi d'aucune tutelle légale ou officieuse à l'endroit d'Edmée, je ne puis donc sanctionner utilement quoique ce soit qui la regarde... J'ignore d'ailleurs si ma cousine connaît la tendresse qu'elle vous inspire, et si elle la partage...

Paula intervint...

—Edmée, dit-elle, connaît et partage cette tendresse... Je le suis et je l'affirme... Elle aime notre cher docteur... Elle croit, et je le crois aussi, qu'en devenant sa femme elle n'aura que des chances heureuses...

—Les paroles de mademoiselle Baltus constituent pour moi la plus sérieuse des garanties, monsieur le docteur ! s'écria Fabrice. Mes plus vives sympathies sont à vous désormais... Au nom de mon oncle regretté, je vous remercie de votre recherche et je l'agréé de tout mon cœur !...

Georges, dont l'émotion et l'attendrissement allaient jusqu'aux larmes, serra la main de Fabrice en balbutiant :

—Ah ! monsieur, les mots me font défaut pour vous exprimer ma reconnaissance ! Ce n'est pas un ami, le plus dévoué des amis, que je veux être pour vous désormais... c'est un frère !

—Allons, pensa le neveu du banquier en répondant chaleureusement à la pression des mains du docteur, on ne soupçonne rien ici... Les terreurs auxquelles obéissaient Rittner et René Jancelyn, en prenant la fuite, étaient vaines... Tout va bien !...

Après un moment de silence, Paula reprit :

—Mais, cher Fabrice, il me semble que M. Delarivière, si profondément attaché à Jeanne et à sa fille, avait dû penser à leur avenir et prévoir le cas où ses projets de mariage ne pourraient se réaliser...

Le jeune homme, s'attendant à cette question, s'était depuis longtemps préparé à y répondre.

—Mon oncle, comme presque tous les vieillards, dit-il, évitait de penser à la mort et n'admettait point que le temps d'agir pût lui manquer un jour à l'improviste... J'ai grand-peur qu'il n'ait négligé les précautions les plus élémentaires.

—Quoi, pas de testament ?...

—Aucun...

Georges Vernier leva la tête.

—Aucun testament !... répéta-t-il, le croyez-vous ?

—C'est ma conviction... du moins il ne m'a parlé de rien de semblable... répondit Fabrice. Je suis possesseur de tous ses papiers... Quelques jours avant sa mort nous les avons classés ensemble. Je n'ai rien trouvé qui ressemblât à un acte renfermant des dispositions suprêmes.

—M. Delarivière avait un notaire à Paris, cependant ?

—Je l'ignore et je ne le crois pas.

—C'est étrange... se dit tout bas le docteur devenu pensif.

Fabrice poursuivit :

—Du reste, mon oncle venant en France avec l'intention bien arrêtée d'épouser Jeanne sans retard, une négligence de sa part serait non seulement excusable mais facile à comprendre.

—Alors, l'héritier de tous ses biens ? fit Paula.

Fabrice, malgré son empire sur lui-même, rougit légèrement.

—L'héritier direct... l'héritier légal... (en admettant qu'il n'existe pas de testament), répliqua-t-il, c'est moi... Mais j'espère que vous ne jugez trop bien pour me croire capable d'abuser de la situation qui m'est faite... Le chiffre de la fortune de mon oncle avait été sigillièrement exagéré, et M. Jacques Lefebvre lui-même était à ce sujet dans une erreur complète... J'estime à trois millions l'héritage... J'en ferai deux parts... Je remettrai l'une à ma cousine... Quant à Jeanne, si elle recouvre la raison...

—N'en doutez pas, monsieur, interrompit Georges, madame Delarivière ne restera pas folle...

—Dieu le veuille ! continua Fabrice avec calme. Dans ce

cas, je me considérerai comme son fils... Elle ne me quittera plus...

—Pardonnez-moi, monsieur, répliqua le jeune docteur, c'est moi qui serai véritablement son fils, étant le mari de sa fille, et j'aurai le droit de garder ma mère...

Fabrice sourit.

—Aucune discussion, soyez-en sûr, dit-il, ne s'élèvera entre nous à ce sujet. Que Jeanne soit guérie... qu'elle soit heureuse... qu'elle vive pour nous aimer...

—Et pour nous aider dans notre vengeance ! dit Paula d'une voix grave qui fit tressaillir Fabrice et passer un frisson sur sa chair.

IV

CONFIDENCE MAL PLACÉE

Ainsi donc l'amour n'avait point amolli le métal inflexible dont était faite la volonté de mademoiselle Baltus.

Pas un seul instant Paula n'avait perdu de vue son objectif : la vengeance !

Fabrice dompta la révolte de ses nerfs et dit du ton le plus naturel :

—Alors, chère Paula, vous pensez encore que Jeanne vous sera d'un grand secours pour accomplir ce que vous avez résolu ?

—Je le pense toujours !! Je le pense plus que jamais !! Jeanne guérit portera la lumière dans les ténèbres qui nous entourent... Voilà pourquoi j'ai écrit à New-York, à M. Delarivière, afin qu'il m'indiquât par dépêche l'endroit où je trouverais Jeanne... Ce que d'ailleurs il n'a pas fait.

—Nous n'avons rien reçu... répliqua Fabrice. Votre lettre ne sera sans doute arrivée qu'après notre départ... Mais qui donc vous a révélé le secret que mon oncle voulait cacher à tout le monde !... Qui vous a dit que Jeanne était folle !...

—Le docteur Vernier...

—Comment l'a-t-il appris lui-même ?

—Vous ne le devinez pas ?

—Non... Il y a là toute une énigme qui me paraît insoluble...

—Écoutez-moi donc...

Paula raconta rapidement sa première visite à Georges Vernier, sa surprise profonde en découvrant que la malheureuse femme, devenue folle à Melun, dans un appartement de l'hôtel du *Grand-Cerf*, à la suite d'un spectacle hideux, était madame Delarivière, leurs recherches vaines, l'idée de se mettre à la tête d'une maison de santé, l'achat de l'établissement d'Auteuil, leur joie à tous les deux en y trouvant Edmée et sa mère, la conviction du docteur qu'il guérirait Jeanne, et la certitude qu'il croyait posséder de savoir par elle le nom de l'homme dont la mort sanglante avait troublé sa raison, et d'arriver à découvrir ainsi l'assassin véritable de Frédéric Baltus...

Fabrice, en écoutant ce récit, avait toutes les peines du monde à conserver une attitude calme.

Il se sentait pâlir et trembler. Son cœur par moments cessait de battre et son sang se glaçait dans ses veines.

—Nous avons eu bien des déboires et bien des déceptions... dit le docteur Vernier quand mademoiselle Baltus eut achevée. Un instant nous avons cru qu'il nous serait possible de nous passer de Jeanne...

—En vérité ! murmura Fabrice avec angoisse. Vous teniez donc un fil conducteur ?

—Du moins il nous semblait le tenir...

—De quoi s'agissait-il ? D'un indice ? d'un témoin ?

—Cet indice, ce témoin, si vous voulez, était le revolver dont l'assassin s'était servi pour commettre son crime.

Quelque fût son empire sur lui-même, le jeune homme devint blanc comme un mort et fut bien près de défaillir.

C'est à peine s'il put balbutier d'une voix éteinte :

—Vous aviez ce revolver ?...

—Oui...

—N'était-il donc pas déposé au greffe avec les pièces à conviction ?

—Il y était, mais le procureur de la République à Melun, avait autorisé le greffe à nous le remettre, sachant quel usage nous en voulions faire...

—Quel était cet usage ? Qu'espérez-vous ?

—Je comptais, répondit Georges, je comptais sur l'armurier de chez qui sortait le revolver, pour savoir à qui il avait été vendu... La crosse de l'arme, dans l'origine, était ornée d'un écusson dont, à la cour d'assises, on a constaté l'absence. Cet écusson portait certainement des initiales, et j'espérais retrouver le graveur...

—Eh bien ? demanda Fabrice haletant...

—Eh bien, répliqua le médecin, le fil d'Ariane s'est brisé dans ma main sans m'avoir servi... L'armurier, par suite des nombreuses ventes de revolvers pareils faites en 1870 au moment de la guerre, ne pouvait me donner aucun renseignement. Mon enquête se trouvait arrêtée dès le premier pas...

Fabrice respira.

—Chère Paula, dit-il en contraignant ses lèvres à sourire, la fièvre de vengeance que vous aviez allumée dans mes veines s'était un peu calmée, j'en conviens, mais la voilà qui se ravive... Autant que vous maintenant, j'ai hâte de voir la clarté jaillir dans l'ombre... Je suis prêt à joindre mes efforts aux vôtres... Ordonnez donc et disposez de moi !!

—Merci, Fabrice, répondit la jeune fille. Je savais bien que je pouvais compter sur vous...

—Vous n'avez pas douté de moi, n'est-ce pas ?

—Pas une minute...

—C'est donc à moi de vous dire : merci !

Puis Fabrice reprit, en s'adressant à Georges :

—Et maintenant, docteur, je voudrais voir Edmée et Jeanne...

—Nous allons vous conduire...

—Laissez ici votre chapeau, mon ami... dit Paula vivement.

—Pourquoi ?

—En voyant ce crêpe, la pauvre Edmée comprendrait bien vite le malheur qui la frappe...

—Vous avez raison, chère Paula... Vous pensez à tout...

Et le neveu du banquier, accompagné du docteur et de l'orpheline, monta tête nue chez Edmée.

Georges ouvrit la porte.

Fabrice entra.

Edmée, certes, ne s'attendait pas à la brusque apparition de son cousin, mais la présence de jeune homme n'avait rien de nouveau qui dût la surprendre beaucoup, puisque les voyageurs étaient attendus d'un jour à l'autre...

Cependant en le voyant seul, elle devint livide et, se dressant à demi sur sa couche, elle cria d'une voix étranglée par l'angoisse :

—Mon père !... où est mon père ?... qu'avez-vous fait de mon père ?...

Georges s'élança vers la jeune fille.

Le terrible émotion qu'elle subissait causait au docteur une profonde inquiétude et lui faisait craindre une rechute immédiate.

—Chère Edmée, lui-dit-il, calmez-vous, je vous en supplie ! Il ne se passe rien qui doive vous alarmer... M. Delarivière n'est point encore à Paris, mais son retour ne tardera pas... Bientôt il sera près de nous...

Les paroles de Georges, et surtout sa voix, produisirent sur l'enfant leur effet habituel.

Elle se calma tout à coup et, tendant à Fabrice sa main blanche et presque diaphane, elle murmura :

—Pardonnez-moi, cousin, mon mauvais accueil involontaire. Je n'ai pas été maîtresse de moi... J'ai eu peur... j'ai perdu la tête... Mais je suis heureuse de vous voir, vous le savez bien... Expliquez-moi maintenant le retard de mon père...

Fabrice avait eu quelque peine à reconnaître sa cousine, tant le changement de la pauvre mignonne était grand.

Il se persuada que cet état maladif, cette amaigrissement, cette pâleur, provenaient d'un poison lent versé par Rittner, et il pensa :

—Frantz aurait mieux fait de supprimer l'autre et de laisser vivre celle-là...

Puis il répondit.

—Rien n'est plus simple, chère cousine... Mon oncle n'a pas voulu revenir en France sans avoir terminé complètement ses affaires à New-York... Il m'a renvoyé près de vous, avec mission de vous donner de ses nouvelles et de lui envoyer des vôtres, ce que je vais faire aujourd'hui même par le télégraphe... Il prendra son passage sur l'un des prochains paquebots... C'est un retard de dix à douze jours auquel il lui faut se soumettre, mais qu'il déplore... Il a si grande hâte de vous voir...

—Cher bon père!... murmura la jeune fille. Vous lui direz que je vais mieux... Ou plutôt, non... il ne faut même pas qu'il sache que j'ai été malade... Mais comment lui faire comprendre, sans lui briser le cœur, que l'état de ma pauvre mère est toujours le même?

Et de grosses larmes, tombant des yeux d'Edmée, roulèrent sur ses joues.

—Pourquoi pleurer ainsi, mignonne? fit mademoiselle Baltus d'un ton de doux et tendre reproche. Le docteur répond de guérir notre chère Jeanne, et il tiendra certainement sa promesse... Soyez donc raisonnable et ne voyez point l'avenir sous de sombres couleurs...

Edmée balbutia :

—Vous êtes heureuse, vous, Paula... Fabrice est de retour...

—Mais, répondit l'orpheline en souriant, vous êtes heureuse aussi, vous, mignonne, et d'un bonheur pareil au mien...

Edmée secoua la tête.

—Oh! non... dit-elle. Ce n'est pas la même chose...

—Pourquoi donc?

—Vous pouvez aimer librement Fabrice, chère Paula... Vous ne dépendez que de vous-même... tandis que moi... qui sait? La jeune fille s'interrompit et baissa tristement la tête.

Fabrice, pour des motifs faciles à deviner, tenait à conquérir les sympathies du docteur Vernier.

Il prit la parole avec une sorte de solennité.

—C'est à moi, cousine, dit-il, de répondre à la question que vous vous adressez à vous-même... J'ai le droit de vous affirmer que vous pouvez, ainsi que mademoiselle Baltus, croire au bonheur par l'amour, et ne pas craindre qu'il vous échappe...

—Comment? demanda la jeune fille palpitante et soudainement transfigurée, Fabrice... Fabrice... expliquez-vous! Que signifient vos paroles?...

—Elles signifient, chère cousine, que le docteur Vernier a écrit à mon oncle en lui avouant qu'il vous aimait...

—Ah! fit Edmée en jetant sur Georges un regard d'une éloquence saisissante.

—Et votre père... continua Fabrice.

—Mon père!... répéta la jeune fille, dont l'âme tout entière se suspendait aux lèvres de son cousin qui poursuivait.

—Et votre père m'a donné mission de répondre au docteur Vernier qu'il lui permettait de vous aimer.

V

L'ENNEMI DANS LA PLACE

Edmée, en attendant cette réponse qu'elle croyait dictée par son père, ne prononça pas un seul mot.

Elle prit dans les siennes les mains de Georges et de Paula, et ses larmes, larmes d'attendrissement et de joie, recommencèrent à couler.

—Chère mignonne, dit mademoiselle Baltus, vous voilà donc sûre de l'avenir!

—Mon Edmée chérie... murmura Georges. Ma fiancée... presque ma femme...

Puis, se détournant un peu, il serra la main de Fabrice à la dérobée.

—A cette heure il se ferait tuer pour moi! pensa le neveu du banquier, tout fier du succès de son mensonge.

Edmée, dont le doux visage s'illuminait, balbutia :

—Vous avez dit, n'est-ce pas, cousin, que dans dix ou douze jours mon père serait ici?

—Oui, chère cousine...

—Je serai d'autant plus heureuse de le voir et de le presser sur mon cœur, ce bon père, que je n'osais plus espérer...

—Pourquoi donc?

J'avais des pressentiments noirs... Je faisais des rêves de mauvais augure...

—Rêves et pressentiments ne prouvaient rien... rien que la fièvre... répliqua Fabrice.

—Ce n'est pas tout, continua la jeune fille, on affirme, vous le savez, que Dieu parfois accorde le don de seconde vue à ceux dont il a troublé la raison... Eh bien, ma pauvre mère, dans un de ses délires, a eu la plus effrayante des visions... Mon sang se glace encore dans mes veines à ce souvenir... Elle se croyait en plein océan, la nuit, sur un vaisseau baloté par la tempête, et là, sous le feu des éclairs et sous les lueurs d'incendie, elle voyait un jeune homme assassiner mon père...

Fabrice était bien fort et veillait sur lui-même, cependant il frissonna de tous ses membres et ses dents s'entre choquèrent.

—N'est-il pas vrai, cousin, que c'est effrayant?... poursuivit Edmée. Vous voilà tout pâle...

—C'est effrayant, oui certes, et ces hallucinations de ma tante ont dû produire sur vous une impression profonde... Mais vous voici rassurée par les faits... Il ne faut plus penser qu'à votre convalescence, afin que mon oncle, à son arrivée, vous trouve le visage rose et les lèvres souriantes.

—Je ferai tout ce qu'il faudra pour cela, soyez-en sûr.

—Avez-vous l'intention de retourner à Neuilly?

—Oh! non! non! répliqua vivement la jeune fille en jetant à Georges un long regard. Jusqu'au retour de mon père je veux rester dans cette maison... Où pourrai-je être mieux qu'ici? auprès de ma mère... entre mon amie... presque ma sœur... et mon... mon médecin?...

Paula intervint.

—Elle a cent fois raison, mon cher Fabrice, dit-elle, et je ne la laisserai point partir.

—Que votre volonté à toutes deux soit faite!...

—Je reste, c'est convenu, reprit Edmée d'un ton de malice ingénue; mais je suppose que vous viendrez nous voir souvent... Paula et moi...

—Ah! tous les jours! s'écria Fabrice avec feu.

—Merci, cousin... Merci pour Paula... et pour moi...

—Chère Edmée, dit Georges Vernier, nous vous quittons...

—Déjà!!

—Oui... Vous avez besoin de sommeil. Nous vous laissons dormir et nous allons voir votre mère...

—Eh bien, à ce soir, monsieur Georges... A bientôt, cousin Fabrice!...

—A bientôt, cousine Edmée!..

Paula et les deux hommes passèrent dans l'appartement de Jeanne, qui se trouvait, nous le savons, au même étage du pavillon.

Fabrice fut un peu surpris que la folle eût quitté sa cellule, mais il ne manifesta point son étonnement.

Madame Delarivière était calme.

Eile attachait sur les visiteurs un long regard sans expression et, prenant les mains de mademoiselle Baltus, elle les appuyait contre ses lèvres.

Fabrice trouva Jeanne bien changée depuis le jour où, pour la dernière fois, il l'avait vue.

Les joues étaient moins creuses et moins pâles... le cercle de bistre tracé autour des paupières s'amointrissait... le rictus de la bouche avait disparu.

Evidemment la malade se trouvait en pleine voie de guérison.

—Mais à quoi pensait donc Rittner? demanda le neveu du banquier. C'est contre Jeanne surtout qu'il fallait agir! Comment ne l'a-t-il pas compris?

—Depuis que je dirige la maison de santé, j'ai mis madame Delarivière en possession de cette chambre... dit Georges ; elle semble s'y plaire, et le voisinage immédiat de sa fille est précieux pour elle...

—Vous ne l'enfermez pas !...

—Jamais.

—Vous la laissez seule ?...

—Souvent... presque toujours...

—Même la nuit ?

—Oui, même la nuit...

—Ne pourrait-elle s'évader ou causer quelque trouble dans l'établissement ?

—Je n'ai aucune raison de le craindre...

—Peut-être ne savez-vous pas qu'au début de sa maladie, dans un accès de furieux délire, elle a failli tuer sa fille sous les yeux de mon oncle et sous les miens...

—Je sais cela.

—Un danger de même nature ne peut-il se reproduire ?

—Non. Les délires de madame Delarivière ont cessé d'une façon presque complète... D'ailleurs ils n'ont plus maintenant un caractère d'agitation redoutable... La folie de la pauvre femme est devenue douce et mélancolique...

—Recevez toutes mes félicitations, cher docteur... dit Fabrice. Vous avez fait beaucoup déjà pour la guérison, et je ne doute pas que vous n'arriviez, dans un délai très bref, à un résultat complet...

—Je l'espère aussi, répliqua le jeune médecin, et ce résultat ne se fera point attendre, si l'épreuve décisive sur laquelle je compte réussit...

Fabrice allait demander qu'elle était cette épreuve.

Il n'en eut pas le temps.

Georges avait à visiter dans le bâtiment principal plusieurs de ses pensionnaires dont l'état le préoccupait vivement. En conséquence il sortit de la chambre de Jeanne avec les deux jeunes gens qu'il quitta aussitôt après, les laissant ensemble au jardin.

Manemoiselle Baltus marchait lentement, appuyée sur le bras de son fiancé, s'absorbant en elle-même et faisant des rêves de bonheur.

Fabrice se disait :

—L'intelligence ou le mauvais vouloir de Rittner ont tout compromis ! ! Aujourd'hui le danger vient de Jeanne et de Paula... Il ne faut pas que l'une continue ses recherches... Il ne faut pas que l'autre recouvre la raison... Pour arriver à ce double but, comment faire ?...

Il se répondit :

—Posséder l'une et supprimer l'autre !

Le neveu du banquier devait dîner, nous le savons, à la maison de santé d'Auteuil.

Le repas se prolongea jusqu'à neuf heures et demie.

A dix heures il fallut se séparer.

—Paula comptait se rendre le lendemain à Melun, afin de s'assurer par ses propres yeux que ses gens ne profitaient point de son absence pour négliger l'entretien du parc et de la villa.

—Voulez-vous venir me prendre ici pour me conduire ? demanda-t-elle à Fabrice en lui tendant la main.

—Si je le veux ? répliqua-t-il. J'espère que vous n'en doutez pas !

—Pas beaucoup, je l'avoue...

—A demain donc, chère Paula, et à toujours...

—A demain et à toujours... répéta mademoiselle Baltus.

A onze heures, Fabrice rentra à Neuilly.

—Ah ! monsieur le docteur Vernier, s'était-il dit chemin faisant, vous allez jusqu'au parquet de Melun chercher des indices ! C'est bon à savoir ! Si vous êtes dangereux aussi, tant pis pour vous !

Laurent attendait son maître dans le vestibule.

—Venez avec moi... lui dit le jeune homme.

L'intendant valet de chambre obéit, et passa le premier, un bougeoir à la main.

A l'instant précis où Fabrice sonnait à la grille de la villa,

Claude Marteau, qui veillait dans son pavillon, sans lumière et fumant sa pipe, sortit vivement et marchant à pas de loup de manière à ne produire aucun bruit, arriva jusqu'à une très faible distance de l'habitation.

Les ténèbres le cachaient absolument.

Il vit entrer Fabrice et il entendit l'ordre qu'il donnait à Laurent.

—Le moment est venu... pensa-t-il, je vais enfin savoir si le valet est complice du maître...

L'appartement du neveu de M. Delarivière était au rez-de-chaussée, nous l'avons dit, mais la villa de Neuilly possédant des sous-sols, ce rez-de-chaussée, auquel on accédait par un perron de plusieurs marches, était presque aussi élevé qu'un premier étage, et les baies des croisées se trouvaient à deux mètres et demi au-dessus du niveau des plates-bandes garnies de fleurs.

Claude Marteau, bondissant comme un jaguar, passa derrière la maison ; il saisit de ses bras nerveux et de ses genoux robustes le tronc d'un marronnier de trente ans et prouvant qu'il n'avait point oublié son ancien état de matelot, disparut en quelques secondes dans l'épaisseur du feuillage...

VI

OU LA SOBRIÉTÉ DE CLAUDE MARTEAU COMMENCE A GÊNER FABRICE

Claude Marteau venait d'accomplir cette manœuvre qui faisait le plus grand honneur à la souplesse de ses membres, lorsqu'une lumière brilla à travers les vitres d'une fenêtre du rez-de-chaussée, juste en face de l'endroit où, soutenu par une forte branche, il se préparait à commencer ses observations.

Il se glissa comme un serpent presque jusqu'à l'extrémité de cette branche que le poids de son corps faisait à peine ployer, et il se trouva à une très faible distance de la fenêtre qu'il dominait un peu.

Les rideaux relevés par des embrasses lui permettaient de voir l'intérieur de la chambre où venaient d'entrer Fabrice et Laurent.

Une soirée magnifique succédait à une chaude journée.

L'atmosphère saturée de parfums et d'électricité était lourde et pouvait facilement devenir orageuse.

Fabrice, après avoir marché de long en large pendant quelques secondes, fit halte et désigna du geste la fenêtre à Laurent qui venait de poser le bougeoir sur un meuble.

Claude Marteau fronça le sourcil.

—Est-ce que par hasard ce gremlin s'apercevrait de ma présence ? se demanda-t-il. Pour cela il faudrait qu'il vît clair la nuit comme les chats... Tonnerre de Brest ! ça serait fort !... Mais d'un pareil homme, tout est possible !...

Il fut d'ailleurs rassuré presque aussitôt.

Laurent s'approcha de la fenêtre, en ouvrit les deux battants et retourna près de son maître.

—A la bonne heure ! pensa l'ex-matelot, il ne s'agit que de donner de l'air à la cabine du personnage... Comme ça se trouve ! ! Non seulement je verrai ce qui va se faire, mais encore j'entendrai ce qui va se dire... Il est plein d'attention pour moi, le patron !...

Fabrice s'était laissé tomber près d'une petite table, dans un grand fauteuil.

Il semblait réfléchir ; la fatigue morale se lisait sur son visage, éclairé en plein par la lueur du bougeoir.

Laurent attendait silencieusement.

Tout à coup le jeune homme releva la tête.

—J'ai à vous parler... dit-il, à vous parler de choses d'une extrême importance... J'ai à vous charger d'une mission de confiance, dont l'accomplissement exige beaucoup de tact et de discrétion... Je vous crois cependant capable de la remplir...

—Monsieur m'honore ! répliqua Laurent tout gonflé d'orgueil.

—Vous m'êtes absolument dévoué, n'est-ce pas? reprit Fabrice.

—Si je suis dévoué à monsieur!... Ah! je le crois bien! J'apprécie trop les avantages de ma position pour me permettre l'ingratitude...

—Je vous ai appris la mort de mon oncle... Je vous ai dit où se trouvaient sa fille et celle qui passait pour sa femme... Il est inutile, je pense, de vous recommander de nouveau à ce sujet un silence absolu.

—Complètement inutile, monsieur... Je suis muet...

—La mère et la fille... pensa Claude Marteau. On les cache quelque part... Il faudra savoir où...

Fabrice poursuivit:

—Si par hasard une question vous était adressée au sujet de ma cousine que l'on a vue ici, faites la sourde oreille...

—Suffit, monsieur... Je répondrai que les affaires de monsieur et des parentes de monsieur ne me regardent pas...

—Si l'on venait me demander, vous diriez que je suis absent et qu'on ignore l'époque de mon retour...

—Bien, monsieur.

—Je ne veux recevoir personne, à l'exception d'une jeune dame dont vous vous rappellerez facilement le nom... Elle s'appelle mademoiselle Paula Baltus...

—Mademoiselle Paula Baltus... répéta Laurent en posant un doigt sur son front. C'est gravé là...

—Cette jeune dame pourrait se présenter à l'improviste... Je veux qu'elle entre ici comme chez elle, même en mon absence...

—Compris... murmura Laurent avec un sourire qu'il avait la prétention de rendre malin.

—Espérons que la sœur de M. Baltus assassiné ne viendra pas souvent ici!... se dit l'ex-Bordeplat.

—Maintenant, poursuivit Fabrice, causons un peu du matelot.

—De Claude Marteau, monsieur?

—Oui.

—J'ai dans ma folle idée que ça va devenir intéressant... pensa l'ancien marin.

—Vous n'avez fait le plus grand éloge de cet homme?

—Naturellement, monsieur, et c'était mérité.

Claude sourit.

—Je suis positivement dans les bonnes grâces de Monsieur Laurent. Impossible d'en douter! se dit-il.

—Donc, reprit le neveu du banquier, depuis qu'il est ici, vous n'avez rien à lui reprocher?

Laurent fit craquer son onglet contre une de ses molaires et répondit:

—Pas ça, monsieur!...

—Vous êtes bons amis!...

Le ci-devant valet de chambre gonfla ses joues, prit une attitude et répliqua:

—Bons amis, oui, monsieur, mais sans camaraderie trop intime. Je n'ai garde de compromettre mon titre d'intendant par des familiarités intempestives avec un subalterne...

Claude Marteau haussa les épaules, et de ces lèvres tombèrent ces deux mots:

—Crétin, va!...

—Vous causez souvent ensemble?... demanda Fabrice.

—Oh! très souvent... C'est un particulier tout à fait rigolo. On ne peut pas lui refuser ça! Il raconte des histoires si drôles...

—Ah! il raconte des histoires... répéta le jeune homme en regardant son interlocuteur bien en face, et de quel genre sont-elles, ses histoires?...

—Des blagues de matelots dont il a plein son sac... Des calembredaines à mourir de rire... ..

—C'est quand il est un peu gris, sans doute qu'il se montre si plaisant?

—Depuis qu'il habite la maison de monsieur, je ne l'ai jamais vu gris... ni même le moins allumé.

—Voilà qui m'étonne beaucoup...

—C'est la vérité, cependant... j'en donne ma parole d'honneur à monsieur...

—Sa réputation d'ivrogne incorrigible était solidement établie... Il est donc bien changé?...

—Dame! faut croire... Aujourd'hui, monsieur, il ne boit que juste son compte... pas une goutte de plus.

—Vous parla-t-il quelquefois du temps qu'il a passé à Melun, après avoir quitté la marine?...

—Il n'en souffle mot...

—Raconte-t-il des anecdotes ayant trait à la récente exécution d'un assassin condamné à mort?

—Non, monsieur...

—Allons... allons... pensa l'ex-matelot, la chose est positive, ça devient de plus en plus intéressant...

Pendant une ou deux minutes, Fabrice demeura silencieux.

Enfin il reprit d'un ton plus grave:

—Écoutez-moi, Laurent, et c'est ici que j'ai besoin de toute votre attention... Ce Claude Marteau vous abuse comme il m'a trompé moi-même... C'est une fourbe de premier ordre? Monsieur l'intendant écoutait, la bouche béante, tant les paroles de son maître l'étonnaient.

L'auditeur invisible de Fabrice murmurait entre ses dents:

—Canaille!

Le jeune homme poursuivit:

—Je viens d'avoir sur lui des renseignements positifs... et ces renseignements sont de la pire nature...

—Pas possible, monsieur?

—C'est malheureusement trop possible... La sobriété complète et soudaine d'un ivrogne fiéffé tel que Claude Marteau n'est à bon droit suspecte... S'il ne se grise plus, c'est qu'il sait que l'ivresse le rend bavard... Or, la prudence lui commande de veiller sur lui-même, ayant à cacher des secrets terribles...

—Des secrets terribles!... répéta Laurent.

—Oui... Claude Marteau, paraît-il, est compromis dans l'affaire de l'assassinat de Melun... mais le parquet n'a point trouvé les charges suffisantes pour le faire arrêter... On l'a laissé libre... on attend...

—Comment, monsieur, s'écria Laurent il serait coupable?

—Coupable tout au moins de complicité par le silence... interrompit Fabrice. Il sait des choses qui pouvaient éclairer la justice, et il ne les a pas dites...

—Le scélérat!!

—Ce n'est pas tout...

—Ah! monsieur, qu'y a-t-il encore?...

—On a la presque certitude que Claude Marteau a trouvé sur le lieu du crime une preuve écrasante contre le meurtrier.. Cette preuve, il ne l'a point produite, il la garde et la cache dans un intérêt mystérieux... Voyez-vous un moyen de le faire parler, et de savoir de lui quelle est cette preuve si compromettante pour l'assassin, son complice sans doute?

Laurent se gratta l'oreille d'un air embarrassé.

—Pourquoi ne répondez-vous pas? lui demanda Fabrice.

—Parce que je ne sais que répondre à monsieur... J'ignore absolument le moyen d'arracher au matelot des paroles qu'il aime mieux ne point dire...

—Ce moyen doit exister cependant...

—Peut-être bien, mais je l'ignore...

—Et moi, je le devine... Si bien qu'un ivrogne soit sur ses gardes, il arrive un moment où la tentation devient trop forte pour qu'il y résiste.

—Dame! on le dit, et je pense qu'on a raison...

—Buvez-vous sec, vous, Laurent?

—Sans vanité, monsieur, je lève le coude assez proprement et j'ai la tête solide... Quand le vin est bon, je ne crains personne, et je lutterais contre n'importe qui...

—C'est ce qu'il nous faut.

—Tant mieux, monsieur...

—Comprenez-vous mon projet, maintenant?

—Monsieur, je crois que je commence...

VII

UN TEMOIN DANGEREUX

—Parbleu ! se dit l'ex-matelot dans son arbre, moi aussi je comprends ! Pas besoin d'être bien malin pour avoir inventé ça !

—Il ne s'agira, continua Fabrice, que de pousser Claude Marteau jusqu'à l'ivresse, en restant vous-même de sang-froid, et de le questionner adroitement... Quand il n'aura plus sa tête à lui, il répondra...

—Monsieur peut s'en reposer sur moi... je ferai de mon mieux...

—Espérez-vous réussir ?

—J'y compte même absolument... Je tirerai les vers du nez de notre homme... je saurai ce qu'il a trouvé, et je répéterai à monsieur, mot pour mot, notre entretien.

—Si vous réussissez, Laurent, vous toucherez une belle gratification...

—Ah ! monsieur, ce n'est pas l'intérêt qui me dirige !

—Ayez soin, jusqu'au moment décisif, de ne rien changer à votre manière d'être habituelle avec Claude Marteau... Il importe qu'il vous croie de plus en plus son ami, ou plutôt sa digne...

—Monsieur peut être bien tranquille, le matelot ne se défiendra de rien...

—Agissez le plus tôt possible.

—Quand monsieur voudra...

—Dès demain alors...

—Va pour demain...

—Je serai absent toute la journée... peut-être même toute la nuit... A mon retour, tâchez d'avoir le secret de notre homme... Employez tous les moyens, je vous donne carte blanche...

—J'aurai le secret, monsieur...

—Autre chose, maintenant... Je veux être libre de rentrer ici à n'importe quelle heure, sans éveiller personne, soit par la petite porte voisine de la grille, soit par celle qui s'ouvre sur le boulevard de la Seine... Il me faut les clefs... Les avez-vous en double ?

—Oui, monsieur, serrées dans un tiroir de ma chambre...

—Allez me les chercher...

—Inutile... Je vais remettre à monsieur celles de mon trousseau...

—Donnez...

—Les voici, monsieur...

Laurent détacha les deux clefs qui pendaient à l'anneau brisé, avec plusieurs autres, et ajouta en montrant la plus grande :

—C'est celle-ci qui ouvre la porte de la rue de Longchamps.

—Bien... vous pouvez vous retirer maintenant, je n'ai plus besoin de vous.

—Faudra-t-il éveiller monsieur, demain ?

—Oui, un peu avant sept heures.

—Monsieur déjeunera-t-il ici ?

—Non.

—Monsieur sortira-t-il en voiture ?

—Oui. Faites atteler pour huit heures moins un quart.

—Le poney-chaise ?

—Le coupé.

—J'ai l'honneur de souhaiter une bonne nuit à monsieur.

—Bonsoir...

Laurent s'inclina profondément et se retira.

—Ah ! ah ! compère, pensa Claude Marteau avec un jeu de physionomie intraduisible, c'est donc demain décidément que nous nous *piquerons le nez* de compagnie et que vous me ferez raconter mes petits secrets !... Tonnerre de Brest, mon bonhomme, je crois que nous allons un peu rire !

L'intendant valet de chambre était à peine sorti que Fabrice, saisi d'une préoccupation soudaine quitta son fauteuil et se mit à fureter dans sa chambre, ouvrant successivement tous les meubles et fouillant tous les tiroirs...

Laurent avait soigneusement rangé les objets nombreux apportés de la rue de Clichy.

Le linge remplissait les armoires, les vêtements pendaient aux portemanteaux du cabinet de toilette, les livres étalaient leurs reliures dans la bibliothèque.

Les armes formaient des *panoplies* à droite et à gauche de la cheminée, dont le marbre disparaissait sous une foule de bibelots sans grande valeur que Laurent époussetait religieusement tous les matins.

Plus Fabrice allait et venait, ouvrant et refermant les meubles, plus il paraissait inquiet.

D'instant en instant il s'arrêtait, tournant la tête à droite et à gauche, explorant du regard les moindres recoins de la vaste pièce.

—Que diable cherche-t-il ainsi ? se demanda Claude Marteau fort intrigué.

Fabrice eut un mouvement d'impatience nerveuse et dit à voix haute :

—Où donc cet imbécile a-t-il mis cette arme ?...

L'ex-matelot tressaillit.

—Cette arme !... répéta-t-il, il a parlé d'une arme...

Tout à coup les yeux du jeune homme s'arrêtèrent sur les *panoplies* qu'ils n'avaient qu'effleurées jusqu'à ce moment.

Il s'en approcha et parut les étudier.

—Enfin le voici ! s'écria-t-il, en étendant le bras et en décrochant de l'un des trophées un revolver.

Claude Marteau suivait tous ses mouvements.

—Tiens ! tiens ! fit-il. Le revolver de la rue de Clichy... le revolver aux initiales ! Qu'est-ce qu'il veut en faire ?

Fabrice s'approcha de la lumière et regarda longuement le petit écusson d'argent incrusté sur la crosse.

Ses lèvres remuaient, mais le guetteur nocturne ne lui entendait prononcer aucune parole.

Au bout d'une ou deux secondes, il posa l'arme sur la table se dirigea vers une armoire dont il avait la clef dans sa poche l'ouvrit, y prit une valise qu'il plaça près du revolver, et s'assit.

—Le sac à malices ! pensa Claude Marteau. Qu'est-ce qu'il va tirer là-dedans ?

La réponse à cette question fut presque immédiate.

Fabrice fit tourner une clef minuscule dans la valise entr'ouverte, exhiba des paquets de chèques et de traites, des liasses d'obligations et de billets de banque.

—Y en a-t-il, mon bon Dieu ! y en a-t-il ! murmurait le matelot ébloui et stupéfait. Tonnerre de Brest ! ce gredin-là a dévalisé la Banque de France, ou il a tué et volé son oncle !

Le neveu du banquier puisa de nouveau dans la valise.

Il en retira une demi-douzaine de petits sacs liés par de simples ficelles qu'il dénoua ; il répandit sur la table les pièces d'or toutes neuves qu'ils contenaient, et qu'il se mit à manier avec une volupté d'avare et de prodigues à la fois.

Les lueurs fauves de l'or semblaient se refléter dans ses yeux.

Un ouragan de sonde colère grondait sous le crâne du matelot qui se disait tout bas :

—Ah ! misérable ! ! misérable ! ! voleur et assassin ! !

Fabrice cessa de caresser l'or avec ses doigts crispés, et se remit à vider la valise.

Il en tira d'autres paquets de valeurs encore, puis une petite liasse de papiers qu'il examina soigneusement.

L'un de ces papiers portait en haut, dans l'angle gauche, l'effigie du fisc.

Le jeune homme déplia la feuille timbrée, et un sourire, ou plutôt une sorte de rictus, souleva ses lèvres, tandis qu'il lisait tout haut ces mots :

“CECI EST MON TESTAMENT.”

Claude frissonnait d'indignation, il était au moment de trahir sa présence par un cri de rage, mais il eut la force de se contenir.

Fabrice, après avoir placé le testament de M. Delarivière à

côté du revolver, réunit et rangea toutes les valeurs et tous papiers dans le tiroir-caisse de son bureau qu'il referma soigneusement à double tour.

Il revint ensuite à la table, jeta la valise vide dans un coin de la chambre, et reprit le papier timbré dont il lut le contenu d'un bout à l'autre cette fois, mais à voix basse.

Cette lecture achevée, il releva la tête d'un air de triomphe farouche et s'écria :

— Dans une minute, oncle bien cher et très regretté, je serai malgré vous votre seul héritier ! ...

Il présenta au feu de la bougie l'angle de la feuille qui s'enflamma ; puis tenant cette feuille par l'angle opposé, il se dirigea vers la fenêtre et la suspendit sur le vide.

En voyant l'action du jeune homme, Claude Marteau frissonna.

L'obscurité seule l'avait protégé jusqu'alors.

Maintenant le papier flamboyant projetait une lueur vive qui l'éclairait en plein...

Il suffisait pour le découvrir que Fabrice levât les yeux, et alors tout serait perdu.

Mais tandis que le matelot immobile retenait son souffle, croyant entendre les battements de son cœur retentir dans le silence de la nuit, le neveu du banquier concentra son attention sur la feuille qui se consumait avec lenteur.

Déjà la flamme avait anéanti les trois quarts du testament ; un souffle de brise nocturne l'aviva tout à coup ; elle lécha les doigts de Fabrice qui, surpris par la douleur, lâcha prise.

Le papier tournoya dans l'espace en brûlant toujours, et s'abattit au pied du marronnier où il s'éteignit brusquement.

— Ouf ! ... murmura le matelot qui l'avait suivi de l'œil. Tonnerre de Brest ! je l'ai échappé belle ! ...

Et il respira à pleins poumons, tout en observant de nouveau Fabrice.

Ce dernier était revenu vers la table.

Il prit le revolver, le glissa dans la poche de côté de son vêtement, puis, gagnant la porte de sa chambre, il l'ouvrit et disparut.

— Ça se corse de plus en plus ! pensa Claude Marteau. Où va-t-il porter cette arme ? Il faut que je le sache et je le saurai ! ...

Sans perdre une seconde, il regagna le tronc de l'arbre et se laissa glisser jusqu'à terre.

VIII

LA PÊCHE AU REVOLVER

Avec la rapidité d'une flèche, Claude Marteau passa au travers des massifs, franchit les allées et se trouva sur la pelouse, en face de la porte principale de la villa.

A peine venait-il de se cacher derrière une touffe d'arbustes en fleur, que cette porte s'ouvrit, et Fabrice, tête nue, sortit de la maison et tourna à droite.

— Tiens ! tiens ! tiens ! murmura Claude. Il va du côté de mon pavillon ! En chasse, matelot !

Prenant alors ses souliers à ses mains pour marcher pieds nus, il suivit Fabrice.

Les semelles du misérable faisaient craquer le sable : le bruit de ses pas, que cependant il assourdissait de son mieux, l'empêchait d'entendre le petit frémissement des feuillages effleurés par Claude Marteau.

Le ciel était orange, nous l'avons dit.

De grands nuages couraient du sud au nord et, cachant par intervalles le disque échantonné de la lune, faisaient succéder de profondes ténèbres aux lueurs indécises de la nuit.

Arrivé près du chalet de Claude, Fabrice s'arrêta.

Du regard il interrogea les fenêtres sombres, et prêta l'oreille.

— Songerait-il par hasard à se débarrasser de moi d'une façon expéditive ? se demanda l'ancien marin. Est-ce pour cela qu'il a pris le revolver ?

— Mais, non.

Le jeune homme en ce moment, ne méditait rien de semblable.

Un silence profond régnait.

— Ils dorment... dit Fabrice à voix basse, en se remettant à marcher.

Claude Marteau le suivit de plus belle.

Le neveu du banquier s'approcha de la petite porte donnant sur le boulevard de la Seine, et introduisit dans la serrure une des deux clés que Laurent venait de lui donner un quart d'heure auparavant.

La clef tourna, la porte s'ouvrit, et le promeneur nocturne se dirigea vers la berge.

Le matelot ne pouvait sortir du parc et s'exposer aux regards de Fabrice sur un terrain complètement découvert, et cependant il voulait voir...

Comment faire ?

La difficulté fut bientôt vaincue.

Des deux mains il s'accrocha au chaperon du petit mur qui bordait la propriété, puis prit son élan et s'assit sur ce chaperon. Les branches touffues d'un tilleul, se croisant autour de lui, le mettaient à l'abri de toute surprise dans son observatoire improvisé.

En ce moment, la lune se trouvait au centre d'un espace libre et brillait d'un vif éclat.

Ses rayons argentés tombaient d'aplomb sur le sloop et sur les canots dont se composait la flottille, et donnaient à leurs contours élégants un singulier relief.

La Seine coulait lentement entre ses rives gazonnées ; avec un petit murmure monotone et charmant.

Sur les coteaux de Suresnes, au pied du Mont-Valérien, un train du chemin de fer de Versailles passait, secouant son panache de fumée blanche qui semblait lumineuse.

De l'autre côté de la Seine aboyait un chien de garde.

Fabrice s'était arrêté près de la plus haute marche de l'embarcadere ; il promena rapidement ses yeux autour de lui.

Aussi loin que le regard pouvait s'étendre à droite et à gauche, de la grille du bois de Boulogne au pont de Courbevoie, personne...

La solitude semblait absolue.

Le jeune homme, rassuré, fouilla dans sa poche et en tira le revolver.

Claude Marteau, comme bien on pense, ne perdait pas un seul des mouvements de Fabrice.

— Tonnerre de Brest ! pensa-t-il, s'il avait la bonne idée de se faire sauter le caisson, il éviterait une fichue besogne à la guillotine ! Mais je parierais de bon cœur cent sous contre cinq centimes que le grelin n'y pense seulement pas !

Le grelin n'y pensait pas, en effet.

Le matelot le vit tout à coup lever le bras au-dessus de sa tête et lancer quelque chose avec force...

Puis il entendit ce bruit caractéristique que produit une pierre en tombant dans l'eau, et qui peut s'orthographier à peu près ainsi : *plouf* ! ...

En même temps, à l'arrière du sloop, jaillirent des gouttelettes qu'un rayon de lune fit scintiller comme des diamants.

— Le patron vient de se débarrasser du revolver ! se dit Claude. Très malin, le patron, mais plus malin que lui, le matelot ! ...

Fabrice attendit un instant, regarda de nouveau à droite et à gauche, revint sur ses pas, rentra dans le parc, dont il eut soin de refermer la porte, et reprit le chemin de la villa.

Claude, cette fois, ne le suivit point.

Il laissa écouler cinq minutes, descendit de son mur, s'élança vers le pavillon qu'il habitait, en franchit le seuil, alluma une lanterne sourde et entra dans la chambre où couchait Petit-Pierre.

L'enfant dormait d'un sommeil profond.

Le matelot s'approcha du lit, se pencha vers le mousse et lui glissa ces mots dans l'oreille :

— Allons, gamin, debout !

Petit-Pierre, réveillé en sursaut, se mit sur son séant et se frotta les yeux.

—Tiens, c'est vous, monsieur Claude... fit-il.

—Oui, fiston... Lève-toi, et plus vite que ça!...

—Est-ce qu'il est déjà jour?...

—Non, moussaillon; mais la lune est belle et tout à l'heure, en me promenant sur la berge, j'ai vu par trois fois sauter une grosse carpe qui semblait me murguer. "Tommerre de Brest! que je me suis dit, la vieille, on va te démontrer que Claude Marteau sait son métier de pêcheur..." Nous allons, en conséquence, donner deux ou trois coups d'épervier?... Habille-toi donc, et vivement!

Tout de suite, monsieur Claude... répliqua l'enfant en quittant son lit et en passant son pantalon et sa vareuse.

Claude Marteau, tandis qu'il dialoguait avec petit Pierre, avait décroché l'épervier suspendu dans un des angles de la chambre.

Il reprit, quand l'enfant fut prêt :

—Ne fais pas de bruit et va démarrer *illico* le bateau de pêche... Tu m'attendras...

—Oui, monsieur Claude...

Le matelot sortit du pavillon, déposa son épervier sur le gazon, reprit à pas de loup le chemin de la villa et ne s'arrêta qu'à une faible distance du marronnier sur lequel nous l'avons vu grimper avec de si heureux résultats.

La croisée de Fabrice était maintenant close, mais la lumière brillait toujours dans l'intérieur de la chambre.

Le moindre bruit, la moindre clarté, pouvaient attirer l'attention du jeune homme et lui faire rouvrir sa fenêtre.

Claude attendit.

Cinq minutes s'écoulèrent, puis dix, puis quinze...

Une impatience facile à comprendre énervait le matelot.

Enfin la lumière s'éteignit...

Le ci-devant Bordeplat, en deux élan, atteignit le marronnier.

En ce moment, de gros nuages voilaient la lune, dont les rayons d'ailleurs auraient percé difficilement le feuillage épais.

Claude s'accroupit au pied de l'arbre, dévoila l'âme de sa lanterne sourde, et projeta la faible lueur qui s'en échappait vers l'endroit où il avait vu s'abattre le fragment de la feuille incandescente que Fabrice venait de lâcher...

Le jet de clarté pâle rendit visible une sorte de tache blanche tranchant sur la teinte sombre du gazon...

Le matelot y porta vivement la main et ramassa un morceau de papier consumé aux trois quarts.

C'était bien là ce qu'il cherchait.

Il glissa dans sa poche cette précieuse épave, éteignit sa lanterne inutile désormais, et s'empressa d'aller rejoindre petit Pierre au bord de la rivière.

Depuis l'ouverture de la pêche, Claude faisait de ses filets un usage quotidien, et presque toujours avec succès.

Son réservoir, l'une de ces grandes caisses en bois percées de trous que les restaurateurs des rives de la Seine appellent *hautiques*, était rempli de beau et bon poisson.

Pour la première fois, il allait pêcher la nuit, mais sans doute il avait ses motifs...

Le mousse l'attendait, assis sur le *banc de nage*, et les anneaux des avirons solidement fixés aux tolets de fer.

—Eh! patron, lui cria l'enfant, tout est *paré*... Mais, depuis que je vous attends, je n'ai pas vu sauter la carpe...

Claude Marteau eut un rire silencieux comme celui de *Bas-de-Cuir*.

Il posa son épervier sur son épaule gauche, sauta dans le bateau et dit :

—Eh bien! petiot, que penses-tu de cette belle nuit?

—Je pense, monsieur Claude, qu'il fait bon sur l'eau, mais que la carpe a filé et que nous ne la prendrons pas.

—Tu crois ça, moussaillon?

—Dame, oui!

—Eh bien, si nous ne la prenons pas, nous prendrons autre chose.

—Savoir...?

—Tu doutes?...?

—Je parle d'après vous, monsieur Claude... Vous m'avez expliqué que, quand il faisait clair de lune, le poisson s'effarouchait, et qu'on revenait choubiane...?

—Il est gentil, ce petit... murmura Claude, il écoute et il profite...

Puis, tout haut, il ajouta :

—Tu as raison, gamin; mais le poisson que nous allons pêcher tout à l'heure ne craint pas le clair de lune... tu verras...

IX

OU PETIT-PIERRE RÉVÈLE SES APTITUDES

—Un poisson qui ne craint pas le clair de la lune, monsieur Claude, reprit Petit-Pierre, comment donc qu'il s'appelle?...?

—Un peu de patience, garçon, répondit l'ex-matelot; je te dirai ça tout à l'heure... Allons, moussaillon, pousse au large, et pas de bruit, tu stopperas à quatre mètres du sloop, par la poupe...

—Oui, monsieur Claude...?

L'enfant obéit avec sa promptitude et son adresse habituelles, et le bateau de pêche, lancé au large par quelques coups d'aviron, vint se ranger à l'arrière de l'embarcation de plaisance.

Claude avait posé l'épervier sur son épaule.

Il en tenait une partie dans sa main gauche, une partie dans sa main droite, et debout, cambré sur ses reins solides, il attendait que Petit-Pierre eût arrêté le bachot à l'endroit indiqué.

—Halte! commanda-t-il à voix basse. Nous y sommes... Maintiens-nous...?

Le bateau s'arrêta net.

L'ancien marin balança trois fois son torse, comme s'il proposait de prendre un vigoureux élan pour piquer une tête.

Il balançait en même temps l'épervier.

La troisième fois, il le lança avec ce chic suprême dont les fins pêcheurs ont seuls le secret.

Le filet s'arrondit dans le vide, tomba sur la rivière en formant un cercle parfait, puis, entraîné par le poids de sa garniture de blond, s'enfonça.

—Doucement... doucement... murmura Claude. Défends-toi contre le courant... Ne laisse pas dériver le bachot.

—Oui, patron...?

Et l'enfant exécuta la manœuvre indiquée.

Il pouvait y avoir deux mètres et demi d'eau à l'endroit où Claude venait de lancer l'épervier, aussi avait-il lâché environ trois mètres de corde.

—Joli coup, monsieur Claude!... reprit le gamin avec une admiration naïve. Le filet a fait un vrai rond!

—Et si le poisson que je veux pêcher est dessous, répliqua l'ex-matelot, je ne te dis que ça, mon lapin... ouvre tes *mirettes*...?

Claude Marteau agissait tout en parlant, et par gradations insensibles, en évitant les mouvements brusques, tirait à lui l'épervier qui râclait le fond.

—Sentez-vous quelque chose? demanda petit Pierre.

Bordeplat ne répondit pas.

Il pensait...?

Il se disait qu'en ce moment même il servait d'instrument actif à l'implacable destinée...?

Il lui semblait voir déjà cette preuve terrible, indiscutable, écrasante, qu'il espérait tirer du sable de la Seine.

Petit-Pierre répéta :

—Patron, est-ce que vous ne sentez rien? Est-ce que ça ne frétille pas dans les mailles?

Claude venait de recevoir une secousse.

—Je crois que si...? répondit-il.

—Tirez vite, alors!

—Patience, mouillard!... Je me trompais bigrement si nous ne relevions pas quelque beau poisson...?

—La carpe que vous avez vue sauter!...

— Peut-être mieux que ça !...
 L'ex-matelot ramenait toujours à lui l'épervier.
 Quand les deux tiers furent hors de l'eau, il le souleva d'un coup sec et le déposa dans le bachot.
 Un poisson de taille imposante s'agitait furieusement sous les mailles, et frappait de sa queue le paillot de l'embarcation.
 Petit Pierre battait des mains.
 — C'est la carpe ! c'est la carpe ! répétait-il joyeusement.
 — Rien ! rien ! murmurait Claude en éparpillant l'une après l'autre les bourses de l'épervier. J'ai manqué mon coup !
 — Mais non, patron... Voyez donc comme elle grouille...

L'ex-matelot jeta cette riche capture dans le réservoir du bateau, tordit son épervier et le plaça de nouveau sur son épaule gauche.
 Ce travail n'était qu'un jeu d'enfant pour un robuste gaillard tel que lui, et cependant il suait à grosses gouttes...
 L'anxiété lui donnait la fièvre.
 Petit-Pierre avait ramené le bachot à l'arrière du sloop.
 — Sommes-nous bien là ? demanda-t-il.
 — Encore un peu plus à gauche.
 Le fils de madame Tallandier pesa sur les avirons et plaça le bateau dans la position demandée.



Une jeune femme, les cheveux épars, les vêtements en désordre, était accroupie sur ces matelas.

— Silence, petiot... Ce n'est pas ce poisson-là qu'il me faut...

L'enfant se tut, ne comprenant plus rien à ce qui se passait devant lui.

— C'est à recommencer... continua Claude Marteau. Remonte le bachot.

— Au même endroit.

— Un tantinet plus à gauche...

Claude parlait d'une voix sèche, en homme mécontent et désappointé, ce qui semblait d'autant plus surprenant à Petit-Pierre que l'épervier, outre la carpe, avait ramené deux ou trois livres de friture.

L'épervier lancé avec force s'éta la de nouveau et retomba en formant, comme la première fois, un cercle irréprochable.

Claude ne parlait plus.

Il fronçait les sourcils, et d'un geste de la main il indiquait à son mousse ce qu'il avait à faire.

— Ce coup-là, pensa Petit-Pierre, nous sommes sûrs de faire chou-blanc ! Le poisson est bien bête, mais pas assez cependant pour venir se faire pincer deux fois de suite au même endroit...

Claude, sans prononcer une parole, tira sur la corde. Son cœur battait à coups rapides ; une puissante émotion faisait vibrer ses nerfs.

Il souleva le filet et le laissa retomber lourdement sur le plancher du bateau.

La lune éclairait en plein.

Aucun scintillement d'écaïlles ne se produisit sous ces rayons.

—J'en étais sûr ! murmura Petit-Pierre, pas un alette !...

Claude s'était accroupi, et ses mains frémissantes palpaient les bourses de l'épervier.

Soudain une exclamation de triomphe jaillit de son gosier.

Il venait de sentir sous ses doigts un objet dur et métallique.

—Tonnerre de Brest ! s'écria-t-il je le tiens donc !...

—Quoi, patron ? demanda l'enfant avec une fébrile curiosité.

—Le poisson que je voulais prendre ?...

—Quel poisson ? continua Petit-Pierre en lâchant les rames et en bondissant à l'arrière. Un brochet peut-être ?... Oh ! faites-le moi voir !...

—Regarde ça plutôt, répondit Claude en sortant des mailles le revolver de Fabrice, regarde !... et dis-moi si ce n'est pas une belle pièce !

L'enfant stupéfait saisit l'arme, l'examina sous toutes ses faces et murmura :

—C'est un pistolet !

—Oui, un pistolet à six coups qui s'appelle un revolver !...

—Et c'est lui que vous cherchiez ?...

—C'est lui !

—Comment saviez-vous qu'il était là ?

Claude répliqua, après avoir réfléchi pendant une seconde :

—Ce revolver appartient à M. Laurent qui me l'avait prêté, et je l'ai bêtement laissé choir dans la rivière ce matin, quand j'ai conduit le patron à la pointe de l'île... M. Laurent tient beaucoup à cette arme... je voulais la retrouver à tout prix... Si j'avais échoué avec l'épervier, j'aurais plongé...

—Heureusement, monsieur Claude, vous avez réussi sans ça...

—Oui, heureusement... Mais pas un mot de notre pêche nocturne, tu entends, petiot ? Je serais vexé qu'on dise que j'avais égaré ce jou-jou-là et que je suis un maladroit.

—Soyez tranquille, patron... j'aurai la bouche cousue... Je ne suis point bavard, vous le savez bien...

—Je sais que tu es un brave enfant... Présentement, demi-tour à gauche, et aborde au débarcadère.

—Nous ne pêchons plus ? demanda Petit-Pierre d'un ton de regret.

—Non... en voilà assez pour cette nuit...

—C'est dommage... Nous avions la chance... Enfin, il fera bon dormir tout de même.

Le bateau accosta.

—Va te reposer, moussaillon... dit Claude Marteau.

—Ne faut-il pas sécher l'épervier et l'étendre ?...

—Il sera temps demain matin...

—Comme vous voudrez, patron...

Cinq minutes plus tard, l'enfant se glissait entre ses draps et reprenait avec délices son sommeil interrompu.

L'ex-matelot se verrouilla dans sa chambre, alluma une petite lampe et, après avoir mis en lieu sûr le revolver, tira de la poche de son gilet le fragment de papier trouvé au pied du marronnier, et se mit à étudier ce qui restait du document.

Nous savons qu'il n'en restait guère.

La flamme avait dévoré les cinq sixièmes des lignes tracées par M. Delarivière.

Un certain nombre de mots subsistaient encore cependant.

Ces quelques mots, et la signature qui les suivait, suffisaient à prouver que l'acte détruit était un testament, et que Fabrice Leclère, en l'anéantissant, venait d'ajouter un crime à ses crimes déjà si nombreux.

Mais, à côté du sang répandu, une spoliation d'héritage pouvait presque passer pour une peccadille...

—Allons, murmura Claude, tout ceci servira quand viendra le jour de régler les comptes... et je crois que ce jour est proche...

Il joignit le fragment du papier timbré aux preuves de plus d'un genre qu'il possédait déjà, et à son tour il se mit au lit. Mais nous prenons sur nous d'affirmer qu'il ne dormit guère.

X

Y A-T-IL UN TESTAMENT ?

Fabrice Leclère (nos lecteurs ne l'ont point oublié) devait venir prendre mademoiselle Baltus à la maison de santé d'Auteuil pour la conduire à Melun.

Paula s'était levée et habillée de bonne heure. Elle continuait à porter le grand deuil, mais sa toilette noire n'en était pas moins d'une élégance exquise.

La perspective d'un jour presque entier passé en compagnie de Fabrice donnait une expression rayonnante au visage charmant de la jeune fille.

En attendant le moment du départ, elle se promenait dans le parc avec Georges Vernier.

Le jeune docteur semblait soucieux et préoccupé.

—A quoi pensez-vous, mon ami ? lui demanda l'orpheline.

—Je pense, répondit-il, aux tristes nouvelles (tristes à tous les points de vue) qui nous ont été apportées hier par M. Leclère... Il y a, dans ces nouvelles, des choses qui me causent un étonnement profond...

Paula reprit :

—Vous trouvez étrange, n'est-ce pas, que M. Delarivière n'ait pas fait de testament en faveur de Jeanne et d'Edmée ?

—J'en conviens... Il me paraît incompréhensible que cet honnête homme, chez qui le sentiment de la famille paraissait très développé, et qui certainement aimait de toutes les forces de son âme sa compagne et sa fille, n'ait pris aucune mesure pour assurer l'avenir de ces deux pauvres femmes que sa mort imprévue laisse dans la situation la plus désolante...

—Cette négligence, vous le savez bien, répliqua l'orpheline, est jusqu'à un certain point excusable...

—Et comment ?

—Fabrice nous l'a dit... M. Delarivière, avait l'intention de régulariser ainsi la situation de la mère et de la fille, et toute sa fortune leur appartenait sans conteste. M. Delarivière, ne mettant point en doute la prochaine réalisation de son projet d'adoption, a fort bien pu négliger d'écrire ses volontés dernières...

—Cela est possible, en effet... murmura Georges. Cela n'offre rien d'in vraisemblable, et cependant je pense le contraire...

—Sur quoi se base votre croyance ?

—Mon Dieu, sur des indices bien faibles, mais qui pour moi sont importants. Quand j'ai soigné Jeanne à Melun, la veille du jour fatal où elle allait perdre la raison, je me suis assis, pour rédiger une ordonnance, à une petite table sur laquelle se trouvaient plusieurs lettres écrites par M. Delarivière le matin même...

—Eh bien ?

—Eh bien ! machinalement j'ai lu la suscription d'une de ces lettres.

—A qui était-elle adressée ?

—A un notaire de Paris.

—Qui s'appelle ?

—J'ai oublié son nom, mais je me souviens du nom de la rue, qui me rappelle celui du collège où j'ai fait mes premières études : La rue Louis-le-Grand.

—On peut écrire à son notaire pour toutes sortes de choses.

—Certes ! auzi vous ai-je dit qu'il s'agissait d'un bien faible indice ; mais, malgré moi, je me figure que M. Delarivière formulait dans cette lettre ses volontés suprêmes.

—Pourquoi n'avez-vous point parlé de cela, hier, à Fabrice ?...

—Y songez-vous, mademoiselle ! s'écria Georges. C'était impossible...

—Je ne vois pas l'obstacle.

—Je venais de dire que j'aimais mademoiselle Delarivière et de solliciter sa main... Affirmer ensuite ma croyance plus ou moins fondée à l'existence d'un testament, c'est été me poser en coureur de dot, et Dieu m'est témoin que mon unique rêve de bonheur est d'épouser Edmée sans fortune... Je me charge de la rendre riche, un jour, par mon travail...

—Personne n'en doute, cher docteur, et vous êtes tellement à l'abri d'un soupçon que je vous engage à répéter aujourd'hui même à Fabrice ce que vous venez de me dire.

—J'attendrai cependant, mademoiselle...

—Jusqu'à quand ?

—Jusqu'au jour où je serai le mari d'Edmée...

—Que votre volonté soit faite, mon ami ! Peut-être avez-vous raison. Rien ne presse d'ailleurs. La fortune de M. Delarivière, quoi qu'il advienne, est entre des mains sûres, puisque Fabrice en est dépositaire...

—Sans doute, mademoiselle ; cette fortune ne saurait être mieux placée et M. Leclère mérite une confiance absolue.

En disant ce qui précède, Georges ne parlait point tout à fait selon sa pensée.

Par instinct le docteur croyait à l'existence d'un testament de M. Delarivière.

Certes il n'aurait pas osé prétendre que Fabrice avait connaissance de ce testament et qu'il se taisait dans un but intéressé... C'est tout au plus même qu'il osait douter du jeune homme qu'il savait aimé de Paula, mais qui lui inspirait à lui, malgré tout, une répulsion involontaire.

Georges du reste, connaissant à peine le neveu du banquier, avait l'esprit trop juste et le cœur trop loyal pour s'abandonner passivement à l'antipathie sans motifs sérieux qu'il ressentait ; il trouvait faux le regard de Fabrice, ses allures lui semblaient manquer de franchise, et il se défiait. Mais, pour rien au monde, il n'aurait consenti à manifester sa défiance.

Après un moment de silence, il reprit :

—M. Leclère vous a dit, je crois, mademoiselle, qu'il était à Paris depuis avant-hier au soir ?...

—Sans doute, répliqua Paula. Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Parce que j'ai vu M. Leclère avant vous, le jour, ou plutôt le soir de son arrivée, et j'ai oublié de vous dire...

La jeune fille fit un mouvement de surprise.

—Vous avez vu Fabrice avant moi ? s'écria-t-elle.

—Oui, mademoiselle.

—Où donc ?

—Rue Taitbout, numéro 9...

—Et qui faisait-il ?

—Il questionnait le concierge au sujet de M. René Jance-lynn...

—Le parent de la pauvre folle qui se trouve ici depuis quelques jours ?

—Son frère... Ah ! le hasard est parfois bien étrange !...

Georges raconta brièvement à mademoiselle Baltus ce qui s'était passé rue Taitbout, et lui dit la vive surprise qu'il avait ressentie le lendemain, en voyant arriver à la maison de santé Fabrice, dont jusqu'alors il ignorait le nom.

—En effet, murmura la jeune fille, cette rencontre est singulière... Me permettez-vous, ajouta-t-elle, de vous demander quel motif vous conduisait vous-même chez M. Jance-lynn ?...

—Ce motif est des plus simples... Je voulais voir cet homme, le questionner, tâcher enfin d'apprendre de lui le mot de l'énigme sombre posée par sa sœur, qui prononce dans son délire le nom de votre malheureux frère...

—Vous aviez raison, cher docteur... Et Fabrice ne connaît point ce René Jance-lynn ?

—Il m'a dit ne point le connaître ; or je n'ai nulle raison de suspecter sa franchise.

—Lui avez-vous parlé de Mathilde ?

—Non...

—Pourquoi ?

—Rien ne m'autorisait à le questionner ainsi. D'ailleurs, le frère étant un étranger pour lui, il ne doit pas connaître la sœur.

—Ce raisonnement, docteur, fit Paula en souriant, me semble au plus haut point dépourvu de logique.

—Comment cela, mademoiselle ?

—Mlle Jance-lynn était une artiste très répandue que mon frère doit avoir connue. Peut-être Fabrice l'a-t-il rencontrée aussi...

—Cela est admissible en effet, mademoiselle, et rien ne serait plus facile que de nous en assurer.

—De quelle façon ?

—En mettant à l'improviste M. Leclère en présence de cette femme... S'il l'a connue, il lui sera difficile, dans le premier moment de surprise, de cacher son émotion...

—Soit, dit Paula, j'accepte votre idée, qui me paraît excellente... Nous mettrons brusquement Fabrice en face de mademoiselle Jance-lynn. Nous verrons bien s'il la connaît, et, dans ce cas, n'ayant plus à cacher quoi que ce soit, il pourra sans doute nous apprendre quelles relations ont existé entre cette femme et mon pauvre frère...

—Et moi, pensa Georges, je saurai s'il m'a dit la vérité rue Taitbout...

Il ajouta tout haut :

—Je suis à vos ordres, mademoiselle, et nous ferons l'épreuve quand bon vous semblera...

Aujourd'hui même alors, avant mon départ pour Melun...

—C'est convenu...

Comme les deux promeneurs, toujours causant, se rapprochaient du pavillon, Georges aperçut Fabrice qui venait de descendre de voiture à la grille de la rue Raffet et qui se dirigeait de leur côté.

—Voici M. Leclère, dit-il à Paula.

—Laissez-moi faire, docteur, répliqua la jeune fille. Dans peu d'instants, nous saurons à quoi nous en tenir.

XI

UNE CONFRONTATION

Fabrice baisa la main de Paula et serra celle de Georges avec une grande apparence de cordialité.

—Déjà prête ! dit-il à l'orpheline, qui répondit en souriant :

—Quand vous connaîtrez mieux mes habitudes, vous saurez que je me lève avec le soleil... La fraîcheur du matin me semble délicieuse.

—Et nos malades, docteur ? demanda le nouveau venu. Comment vont-elles ?

—Je ne les ai point encore visitées ce matin, répliqua Georges, mais rien ne me fait craindre un changement fâcheux dans leur situation. Nous les verrons tout à l'heure. Peut-être serez-vous bien aise de nous accompagner ?

—J'en serais enchanté, mais je crois que mademoiselle Baltus n'attend que mon arrivée pour partir.

—Oh ! rien ne presse... dit Paula. Nous déjeunerons ici avant de nous mettre en route...

—Dans ce cas, je ferai la visite avec vous bien volontiers.

—Venez donc, reprit Georges, il est plus que l'heure, et le docteur Schultz doit me taxer d'inexactitude...

La jeune fille et les deux hommes se dirigèrent du côté du bâtiment des folles...

Tout en marchant, Fabrice pensait :

—Je vais sans doute me trouver en face de Mathilde... Il faut veiller sur moi...

Le médecin en sous-ordre était à son poste.

La visite commença aussitôt.

Georges Vernier, quoiqu'il ne fût que depuis peu de jours à la tête de l'établissement, avait introduit déjà de notables et d'intelligentes améliorations dans le traitement des malades.

Plusieurs des pauvres créatures auxquelles il prodiguait ses soins commençaient à ressentir les heureux effets du bien-être matériel dont il les entourait.

Paula, fière du docteur, faisait remarquer à Fabrice avec un naïf orgueil tous ces petits détails, et Fabrice, plus dési-

reux que jamais de se concilier les sympathies de Georges, ne tarissait point en éloges.

On avait visité successivement plusieurs pensionnaires.

Le neveu du banquier, ignorant où se trouvait Mathilde et ne pouvant questionner à ce sujet, attendait avec une impatience mêlée d'angoisses le moment où la cellule de son ancienne maîtresse s'ouvrirait devant lui.

—Si Mathilde allait me reconnaître !... pensait-il.

Et il sentait un petit frisson courir sur sa chair.

Paula Baltus et Georges échangèrent un coup d'œil furtif.

L'infirmière de la section faisant tourner la clef dans la serrure d'une cellule qui portait le numéro 4.

Cette cellule, dont les murailles étaient recouvertes de coulis capitonné, n'avait aucun meuble.

Des matelas posés sur le tapis se voyaient dans un des angles et servaient de couche.

Une jeune femme, les vêtements en désordre, les cheveux épars, était accroupie sur ces matelas.

A l'instant, Fabrice reconnut Mathilde et sentit une sorte d'oppression bizarre ; mais nous savons qu'il était doué d'une force d'âme peu commune.

Aucun signe extérieur ne vint donc révéler aux regards qui l'observaient la trépidation de ses nerfs...

Pas un muscle de son visage ne bougea.

Il garda cette apparence de compassion un peu banale que, depuis le commencement de la visite, il promenait de cellule en cellule...

Georges et mademoiselle Baltus échangèrent un nouveau coup d'œil significatif :

—Son calme est absolu... Il ne la connaît pas...

En entendant les visiteurs entrer, la jeune femme tourna la tête du côté de la porte, et ce mouvement mit sa figure pâle et défaite en pleine lumière.

Ses yeux sans expression s'arrêtèrent sur Fabrice et semblèrent ne plus pouvoir se détacher de lui.

Tout à coup eile se leva d'un bond, écarta de ses deux mains ses longs cheveux dénoués, et fut prise d'un tremblement nerveux qui secouait ses membres et faisait claquer ses dents.

Cela dura deux ou trois secondes ; puis Mathilde, d'un mouvement brusque, s'élança vers son ancien amant.

Le jeune homme ne bougea pas.

Paula eut peur pour son fiancé.

—Prenez garde ! s'écria-t-elle, prenez garde !... La folie de cette femme est furieuse.

—Ne craignez rien... répondit Fabrice dont le cœur battait à se rompre, mais qui conservait son apparence impassible. Aucun danger ne me menace... J'ai le regard qui compte les fous !

Mathilde Jancelyn s'était arrêtée à deux pas de lui.

Elle étendit le bras, et de sa main raidie lui toucha presque la poitrine, puis ses lèvres remuèrent, et d'une voix rauque, à peine distincte, elle balbutia ces mots :

—Vingt mille francs... vingt mille francs... Frédéric Baltus est mort assassiné... Assassiné pour vingt mille francs...

Sa force parut alors épuisée.

Elle recula en chancelant jusqu'àuprès des matelas et s'y laissa tomber presque sans connaissance.

Fabrice, en entendant les paroles prononcées par la folle, sentit une sueur froide mouiller la racine de ses cheveux et coller son linge humide à ses épaules frissonnantes.

Pendant quelques secondes, dominé par une épouvante inouïe, il fut tout près de se trahir.

Mais il triompha vite de cette double défaillance de sa chair et de son esprit.

Un effort de volonté, dont nul autre que lui n'aurait été capable, lui rendit le sang-froid nécessaire pour se tourner vers mademoiselle Baltus et, pour lui dire d'un ton presque calme :

—Suis-je le jouet d'une illusion ?... Si j'ai bien entendu, cette femme vient de prononcer le nom de votre frère...

—Vous avez bien entendu... répondit Paula, la malheureuse a nommé Frédéric... C'est étrange, n'est-ce pas ?...

—Moins peut-être que vous ne paraissez le croire... répliqua Fabrice avec audace. Comment s'appelle cette femme ?

—Mathilde Jancelyn...

—Frédéric la connaissait-il ?

—Je l'ignore...

—Il faudrait le savoir... Ces mots : *Vingt mille francs... Frédéric Baltus est mort assassiné... assassiné pour vingt mille francs...* offrirent sans aucun doute un sens mystérieux... N'y a-t-il pas là quelqu'indice propre à nous mettre sur la voie d'une découverte ? Qui sait si ce n'est point l'extrémité du fil conducteur que le hasard nous offre ?

—Hélas ! murmura mademoiselle Baltus, Mathilde Jancelyn est folle et ne peut nous répondre...

Georges Vernier prit la parole.

—Je me suis fait le même raisonnement que vous, cher monsieur Fabrice... dit-il ; j'ai tenté, mais en vain, d'éclaircir le mystère... Vous devez comprendre maintenant le motif véritable de ma présence rue Taibout. Je voulais interroger le frère de cette femme... Voilà pour quoi, ne le trouvant pas, je vous ai questionné vous-même à son sujet.

—Par malheur, ne sachant rien, je ne pouvais rien vous apprendre... répondit Fabrice ; puis il ajouta, avec l'accent d'une irritation difficilement contenue : Et cet homme a quitté non seulement Paris, mais la France ! C'est une mauvaise chance inouïe ! Toutes nos démarches pour le retrouver resteront sans résultat ! La lumière ne jaillera point des ténèbres !

—Vous vous découragez trop vite ! s'écria le docteur. Patience ! Avec de la patience, nous arriverons...

—Croyez-vous ?

—J'en suis sûr...

Pour la seconde fois le neveu du banquier sentit une sueur d'angoisse perler sur ses tempes.

—Monsieur Fabrice, dit Paula après un silence, Mathilde Jancelyn était ce qu'on appelle une demi-mondaine, et vous viviez, comme tous les jeunes gens riches, dans un milieu de mœurs peu rigides... Connaissiez-vous de vue cette pauvre femme ?

—Non...

—Mais vous avez du moins entendu parler d'elle ?...

Fabrice regarda Paula bien en face, avec défiance.

Il lui semblait lire un soupçon dans les yeux de l'orpheline.

—Jamais ! répondit-il enfin.

—Tant pis ! reprit la jeune fille. Nous supposons, le docteur et moi, que vous aviez pu la rencontrer comme nous supposons aussi qu'elle avait connu Frédéric.

—Ceci expliquerait tout, en effet, dit vivement Fabrice. Si elle a connu votre frère, l'assassinat dont il est tombé victime a dû produire sur elle une impression terrible. Dans son délire cette impression se ravive, grandit encore, et devient une idée fixe. Cela est vraisemblable n'est-ce pas, docteur ?

—Si vraisemblable que tout d'abord j'ai cru que c'était vrai.

—Ne le croyez-vous plus ?

—Je ne sais...

Enfin, que supposez-vous ? Que concluez-vous ?

—Rien... Je cherche...

Cette réponse coupait court à toute interrogation nouvelle. Fabrice n'insista pas.

Nos personnages quittèrent la cellule de Mathilde Jancelyn, qui ne s'aperçut point de leur départ.

Le temps avait passé vite...

—Allons voir Edmée et Jeanne, dit mademoiselle Baltus. Nous pourrions immédiatement après et nous partirons ensuite pour Melun...

XII

QUI SAIT SI DANS UN MOIS JEANNE SERA VIVANTE

Un grand changement, sur lequel il semblait qu'on pût fonder de sérieuses espérances, s'était produit dans l'état d'Edmée depuis la veille.

Le pâle visage de la jeune fille avait pris une teinte faiblement rosée.

Les lèvres souriaient.

Les battements du cœur se succédaient d'une façon régulière et normale.

La fièvre enfin avait presque complètement disparu.

Ces heureux symptômes étaient le résultat de la tranquillité d'esprit et d'une nuit de calme sommeil.

—Chère mignonne, fit Paula en embrassant Edmée, je viens vous dire, non pas adieu, mais au revoir...

—Ainsi c'est toujours décidé ? demanda l'enfant. Vous partez ce matin ?

—Oui, chérie...

—Avec mon cousin Fabrice.

—Avec lui...

—Et vous viendrez ?...

—Fabrice ce soir, et moi demain dans la journée.

—Comme le temps va me sembler long ? murmura mademoiselle Delarivière avec un soupir.

—Mon absence sera bien courte, répliqua Paula. D'ailleurs il vous reste notre chère Jeanne et notre ami le docteur.

—Oh ! je sais bien que je ne suis pas seule, mais j'ai tellement pris l'habitude de vous voir sans cesse, là, près de moi, souriant à mes moindres paroles, attentive à deviner mes plus menus désirs, et cette habitude est si douce, que maintenant votre présence m'est devenue nécessaire, indispensable même, comme l'air que je respire, et qu'il ne me paraît plus possible de vivre sans vous...

—Chère petite Edmée, que je vous aime ! dit Paula avec effusion.

—Au moins, reprit la jeune fille, vous me promettez bien de ne point retarder votre retour ?

—Je viendrai demain, j'en prends l'engagement.

—Amènerez-vous Fox ?

—Si vous voulez...

—Oh ! je vous en prie, amenez-le, ce cher bon chien !... Ça me fera tant de plaisir de le voir ! Je suis contente quand il pose sur mes genoux sa tête intelligente et qu'il me regarde avec ses grands yeux un peu tristes, mais si doux et si tendres...

—Je l'amènerai. A demain, chérie !...

—A demain !...

Paula mit un dernier baiser sur le front d'Edmée, puis on passa dans la chambre de Jeanne.

Madame Delarivière, elle aussi, était bien changée depuis que Georges Vernier dirigeait la maison de santé d'Auteuil, et surtout depuis la visite du docteur V...

Elle parlait à peine, et semblait s'absorber dans une profonde et continuelle mélancolie.

Georges ne s'alarmait point de ces symptômes.

—Cher docteur, ne trouvez-vous pas Jeanne un peu sombre ? lui demanda mademoiselle Baltus.

—Je m'attendais à la voir ainsi, répondit-il.

—Et cela ne vous inquiète pas !

—Au contraire.

Fabrice regardait Jeanne avec une extrême attention. Il observait les ravages causés par la folie sur cette figure si belle et si touchante encore.

En même temps qu'il étudiait les dispositions de la chambre, comme s'il avait l'intention d'en graver le plan dans sa mémoire.

Une infirmière entra.

Elle portait une carafe pleine de tisane, qu'elle plaça sur une table près de la malade.

En voyant cette carafe, Jeanne étendit vivement la main et son visage s'illumina.

—A boire, murmura-t-elle. A boire... J'ai soif...

Fabrice tressaillit.

Les paroles et l'intonation de Jeanne lui rappelaient de façon brusque et soudaine le crime commis par lui, si peu de jours auparavant, dans la cabine de l'*Albatros*, et qui était presque un parricide...

—Encore, balbutia-t-elle, encore...

—Est-ce une simple limonade que vous lui donnez ? interrogea Fabrice.

—Non, répliqua Georges, cette limonade contient un médicament.

—Et vous l'administrez à hautes doses ?

—Madame Delarivière absorbe chaque jour deux carafes de cette tisane.

—Deux carafes ! répéta Fabrice surpris.

—Oui... Je lui fais subir un traitement interne et, pour éviter de lui présenter d'heure en heure une potion qu'elle ne prendrait qu'avec répugnance et par conséquent avec résistance, j'ai composé un breuvage agréable au goût et contenant, une substance qui altère la maladie... Grâce à ce procédé, Jeanne boit d'elle-même, pour étancher la soif que je suscite...

—C'est très ingénieux, cela, cher docteur...

—Avec les fous comme avec les enfants, on est obligé d'user de ruse.

—Et Jeanne boit continuellement ?

—Le matin et le soir, je vous le répète, on renouvelle la tisane...

Fabrice s'approcha de madame Delarivière et lui prit la main.

Elle leva sur lui son regard atone.

Il se pencha vers elle et de ses lèvres lui toucha le front, en murmurant d'une voix émue, mais parfaitement distincte pour les spectateurs de cette scène.

—Chère tante, puissiez-vous guérir bien vite et reconnaître ceux qui vous aiment !...

—Fabrice est un cœur d'or !... pensa mademoiselle Baltus avec attendrissement.

On vint annoncer que le déjeuner était servi.

Paula et ses compagnons descendirent.

Les journaux du matin se trouvaient sur la table de la salle à manger.

Leurs bandes intactes prouvaient que Georges n'avait pas encore eu le temps d'y jeter un coup d'œil.

—Docteur, dit mademoiselle Baltus, en prenant d'une main fébrile la *Gazette des Tribunaux*, nous allons savoir si le malheureux, accusé d'assassinat, qui comparait hier devant la cour d'assises de la Seine a été condamné à mort.

Elle déplia vivement le journal et le parcourut de ses yeux.

—Eh bien ? demanda Georges, dont l'impatience semblait égaler celle de la jeune fille. Le jugement est-il rendu ?

—Je cherche... Ah ! m'y voici...

—Eh bien ? répéta le médecin.

—Tout est fini, docteur... Le jury a répondu : *Oui*, à l'unanimité, à toutes les questions, sans admettre l'existence de circonstances atténuantes... la cour a prononcé la peine capitale... la tête de l'assassin tombera sur l'échafaud... Voilà ce que nous attendions...

—Hélas ! répondit Georges, nécessité cruelle qui nous contraindrait à souhaiter la mort d'un homme...

Paula ne baissa point les yeux et s'écria :

—Oui, j'en conviens, c'est affreux... c'est cruel... Mais l'homme qui va mourir a tué... la société venge la victime... c'est justice !...

—Dans quarante jours nous toucherons au but... reprit le docteur Vernier.

—Pourquoi quarante jours ?

—Le pourvoi en cassation et le recours en grâce nécessitent ce délai.

—Délai qui me paraîtra long comme un siècle ! Ah ! c'est barbare, ce que je dis là, c'est presque odieux, je le sais bien ! Mais le but que nous poursuivons justifie tout ! Jusqu'au moment de l'épreuve suprême qui peut rendre à Jeanne sa raison, je ne vivrai pas...

Fabrice écoutait avec stupeur cet étrange dialogue dont les obscurités cachaient, il n'en pouvait douter, quelque formidable péril.

Si effrayante que puisse être la réalité, l'incertitude l'est plus encore.

Le neveu du banquier prit le parti de questionner.

—Pour la seconde fois, dit-il, vous parlez devant moi d'une épreuve suprême tentée dans l'intérêt de Jeanne... Il s'agit d'une personne qui m'inspire un profond intérêt, et vous me permettez, je pense, de vous demander quelle est cette épreuve ?

—Certes ! répliqua Georges.

Et il raconta brièvement qu'il avait résolu de mettre madame Delarivière en présence d'un échafaud, et de lui montrer une tête roulant dans le panier sanglant.

Il ajouta qu'une des gloires les plus éclatantes et les moins contestées de la science moderne, le docteur V... approuvait ce projet.

Fabrice devint livide en écoutant le jeune médecin, mais on pouvait mettre sa pâleur sur le compte de l'étonnement et de l'émotion.

Il ne répondit pas un mot, et pendant quelques minutes il resta silencieux.

—Cela vous fait peur ?... demanda mademoiselle Baltus.

—Dans le premier moment on est terrifié, c'est vrai répliqua-t-il, mais vous avez raison, et pour arriver au résultat souhaité il ne faut reculer devant rien.

Puis il devint muet de nouveau.

—Cher Fabrice, reprit Paula, à quoi pensez vous ?

—D'abord à ce que je viens d'apprendre, puis à cette autre folle... à cette Mathilde Jancelyn... Les paroles qu'elle prononce m'intriguent et me troublent au plus haut point. Ah ! si elle pouvait nous renseigner...

—N'y comptez pas... répondit Georges. Avant un mois elle sera morte...

—C'est bien fâcheux ! s'écria Fabrice.

Il ajouta tout bas :

—Qui sait si dans un mois Jeanne sera vivante ?...

XIII

LES PRESENTIMENTS D'EDMÉE

Le déjeuner ne se prolongea guère.

Il est temps de partir... dit Paula Baltus en quittant la table.

—Je suis à vos ordres, mademoiselle, et ma voiture nous attend devant la grille de la rue Raffet, répliqua Fabrice.

—Ainsi, demanda George à l'orpheline, vous reviendrez certainement dans vingt-quatre heures ?

—Oui. La soirée d'aujourd'hui et la matinée de demain me suffiront je l'espère, pour donner mes ordres et pour examiner en détail quelques travaux qu'on exécute dans le parc de ma villa.

—Alors, je vous attendrai pour dîner.

—Je ne reviendrai pas seule. M. Fabrice, non content de m'accompagner ce matin a bien voulu promettre de venir me chercher.

—Je vous attendrai donc tous les deux.

L'orpheline et le neveu du banquier partirent ensemble.

Paula se sentait heureuse et très émue d'un tête-à-tête avec son fiancé.

Fabrice, triomphant, se promettait de marcher d'un pas rapide dans la voie nouvelle qu'ouvrait devant lui son étoile.

Georges, en les voyant s'éloigner, ressentait, sans savoir au juste pourquoi, un serrement de cœur indicible.

Autant il éprouvait pour mademoiselle Baltus de profonde et respectueuse affection, autant le cousin d'Edmée lui inspirait peu de sympathie.

Fabrice, nos lecteurs ne l'ont pas oublié, lui avait déplu tout d'abord.

Il lui trouvait le regard faux, les manières hypocrites, et cette impression ne s'effaçait pas, malgré tous les efforts du jeune homme pour s'insinuer dans ses bonnes grâces.

—Je me trompe certainement... pensait-il, je suis injuste... ma défiance est absurde...

Il se répétait cela... Il essayait de se le prouver, mais l'instinct l'emportait sur la logique, et sa défiance grandissait au lieu de s'amoinrir.

La journée était magnifique.

Le ciel sans nuages ressemblait à une coupole d'azur, et la chaleur n'avait rien d'excessif.

Georges se dit qu'une longue promenade en voiture, sous les ombrages du bois de Boulogne, serait certainement salutaire à Edmée et à Jeanne.

En même temps que la maison de santé, il avait acheté le coupé de Frantz Rittner, mais ce coupé n'étant qu'à deux places ne pouvait lui servir pour l'excursion projetée.

Il envoya chercher une calèche découverte chez un loueur d'Auteuil et il partit avec la mère et la fille.

Sous l'influence vivifiante de l'atmosphère tiède et embaumée, pleine de chants d'oiseaux et de bourdonnements d'insectes, Edmée se sentait renaître.

La vue de grands arbres, de vastes horizons, de l'espace libre en un mot, tirait madame Delarivière de sa mélancolie habituelle, amenait un sourire sur ses lèvres pâles, et lui arrachait par instants de petits cris joyeux, comme si pour la première fois un pareil spectacle frappait ses yeux.

Où faut-il conduire ces dames et monsieur le docteur ? avait demandé le cocher de louage en quittant Auteuil.

— Dans les plus belles allées du Bois, avait répondu Georges, autour des lacs, au Pré-Catelan, dans l'avenue des Acacias, dans l'avenue de Madrid. Vous passerez près de Bagatelle et vous retournerez la plaine de Longchamps, en suivant la route qui longe la Seine...

Le programme ainsi tracé s'accomplissait au trot régulier de deux chevaux sinon bien distingués du moins très suffisants.

La jeune fille et sa mère occupaient naturellement le fond de la calèche.

Georges était assis en face d'elles.

Le docteur éprouvait à l'endroit d'Edmée la sollicitude d'un médecin pour sa malade, et la tendresse d'un fiancé pour celle qu'il aime entre toutes.

Il tenait l'une des mains de la douce enfant dans les siennes, et contemplant d'un oeil éméché d'amour le délicieux visage dont les souffrances de l'âme et du corps n'avaient pas altéré le charme.

— A quoi pensez-vous en ce moment chère Edmée ? lui demanda-t-il tout à coup.

La jeune fille répondit sans hésitation :

—Je pense à l'embarras de mon cousin, hier, quand je lui ai parlé de mon père. N'avez-vous point, comme moi, remarqué son trouble ?

Le docteur était loin de s'attendre à cette question, qui lui causait une gêne inexprimable.

Il répliqua cependant avec une conviction apparente :

Non, certes, je n'ai rien remarqué de semblable...

—Le trouble de Fabrice était pourtant visible...

—Je vous assure que vous vous trompez... M. Leclère, surpris et affligé de vous trouver souffrante, n'a pu cacher sa surprise et son chagrin... Sa physionomie exprimait ce double sentiment que vous avez pris pour de l'embarras.

—C'est possible, après tout... murmura la jeune fille. Depuis ma sortie de pension, mon cousin s'est montré bon et affectueux pour moi... Je crois à son amitié sincère... J'admets qu'il n'avait rien de grave à me cacher, et cependant je suis certaine qu'il me cachait quelque chose...

—A quel sujet ?

—Au sujet de mon père...

—Quoi, toujours cette idée ?

—Toujours !... Mon père aurait sacrifié de grand cœur des intérêts d'argent pour revenir plus vite auprès de sa femme et de sa fille... S'il est resté à New-York, c'est qu'il se passe là-bas quelque chose qu'on ne me dit pas...

—Que se passerait-il ?

—Ignorant tout, je puis tout craindre... Mon père est malade peut-être...

—M. Leclère, même avant de vous voir, m'avait affirmé le contraire.

—C'est qu'il avait promis le secret, et qu'avec vous comme avec moi il a tenu parole.

—Chère Edmée, je vous en supplie, chassez ces idées sombres ?...

—Je le voudrais, cela m'est impossible... Je les éloigne, elles reviennent... Songez-y donc ! Si mon père était malade, qui le soignerait ?

—Il y a des médecins à New-York comme à Paris, mon amie... d'excellents médecins...

—Assurément les secours de la science ne lui manqueraient point, mais il serait isolé... sans affections autour de lui... il prendrait le chagrin à cœur... et le chagrin tue... je le sais bien, moi qui ai failli en mourir, et qui en serais morte sans vous...

Georges serra plus étroitement la petite main d'Edmée et l'appuya contre ses lèvres, mais en silence.

Qu'aurait-il pu dire ?

L'enfant continua d'une voix basse et presque indistincte.

—Mon Dieu, si je perdais mon père, je serais seule entre deux tombes... celle de mon père mort et celle de ma mère vivante... vivant, hélas ! et folle... Ah ! cette pensée me donne le frisson...

La jeune fille devenait très pâle.

Le cercle de bistre tracé autour de ses paupières s'élargissait.

Elle semblait au moment de fonder en larmes.

—Edmée, chère Edmée, je vous en supplie, balbutia Georges, ne me réduisez pas au désespoir en vous créant ainsi des chimères !... Vous avez été bien malade et vous êtes souffrante encore... Les rêveries folles et sinistres qui vous obsèdent peuvent anéantir en une heure les résultats obtenus au prix de tant d'efforts ! Vous ne m'aimez donc pas ?... vous savez bien, pourtant, que votre vie, c'est ma vie ?

Les grosses larmes, contenues jusqu'à ce moment, jaillirent des yeux d'Edmée et inondèrent ses joues.

—Oh ! si... murmura-t-elle. Je vous aime...

—Prouvez-le moi donc, enfant chérie, en vous montrant docile, en vous laissant guider par moi pour qui vous êtes tout au monde... Soyez calme... Ne doutez pas de l'avenir, et croyez au bonheur...

—Oui, vous avez raison, je le sens bien... je suis folle... Mais est-ce ma faute si j'ai peur ? Mes craintes ne sont-elles pas légitimes ?... Je n'étais qu'une petite fille encore quand je fus séparée de mon père et de ma mère... Depuis cette époque, j'ai vécu loin d'eux sans cesse... et c'est au moment, si ardemment souhaité, si longtemps attendu, de la réunion, que des coups terribles me frappent... La raison de ma mère s'égaro... Mon père s'éloigne et ne revient plus... N'y a-t-il pas de quoi briser une pauvre enfant faible comme moi ? Donnez-moi de la force et du courage... Je tâcherai de vous obéir... Je veux être calme... Ne plus douter de l'avenir... Croire au bonheur... mais soutenez-moi...

—Pour vous soutenir, chère Edmée, j'ai besoin de votre aide... Je ne puis rien sans vous... Pour être forte, il faut le vouloir...

La jeune fille essaya de sourire à son ami.

—Il faut le vouloir, répéta-t-elle, je le voudrai, je vous le promets.

Elle rejeta sa tête en arrière et abaissa ses paupières sur ses grands yeux, non pour dormir, mais pour chercher au fond de son esprit d'autres pensées que celles qui l'obsédaient.

Georges, le regard fixé sur elle, se disait tout bas :

—Comment deviendra-t-il possible d'apprendre à cette enfant la mort de son père ? Un si terrible choc la tuerait aujourd'hui comme un coup de foudre...

Tandis que s'échangeaient entre Edmée et Georges les paroles que nous venons de sténographier, la voiture avait fait d'innombrables détours.

Après avoir passé devant la grille de Madrid, descendu l'allée en pente ombragée de grands arbres circulant entre des villas aux jardins exquis, et suivi le petit chemin sablonneux qui termine la plaine de Longchamps, elle se trouvait à quelques pas de la grille de Neuilly-Saint-James, par conséquent au bord de la rivière, et s'engageait dans cette voie magnifique qu'on nomme la *Route de la Seine*, qui longe les tribunes du champ de courses et conduit à la porte de Boulogne, près du château du baron de Rothschild.

XIV

UNE RENCONTRE FORTUITE

Edmée ouvrit les yeux et poussa un petit cri d'admiration à la vue du panorama splendide qui se déroulait en face d'elle.

A sa droite, profilant sur le ciel leurs lignes pittoresques, les collines de Suresnes et la silhouette hardie du Mont-Valérien.

Au premier plan, du même côté, la Seine aux eaux calmes, semées d'îles dont la végétation luxuriante fait la joie des paysagistes.

En face, entre des masses de verdure de l'aspect le plus pittoresque, les coteaux de Saint-Cloud couverts d'innombrables villas.

A gauche, la plaine de Longchamps, Bagatelle aux blanches colonnades, et les futaies du bois de Boulogne.

—Monsieur Georges, dit la jeune fille, donnez l'ordre au cocher, je vous en prie, de faire halte un instant ici... Je voudrais jouir de ce coup d'œil...

En même temps elle désignait le panorama que nous venons de décrire en quelques mots.

La voiture s'arrêta.

A huit ou neuf pas de la calèche, sur la pente gazonnée qui descend de la marge de la route à la Seine, une femme et un jeune garçon étaient assis, les mains dans les mains.

La femme, simplement mais proprement vêtue, paraissait âgée de trente-cinq à trente-six ans.

L'enfant n'en avait pas plus de dix ou onze.

Il portait une vareuse de laine bleue avec des ancrs brodés au collet, et un pantalon de toile grise.

Un béret de marin coiffait sa tête intelligente.

Nos lecteurs ont déjà reconnu ces deux personnages.

C'étaient Petit-Pierre, le mousse de Claude Marteau, et madame Tallandier venue de Charenton à Neuilly pour embrasser son cher enfant et passer quelques heures auprès de lui.

Le mousse, voulant donner à sa mère une idée du bois de Boulogne, l'avait amenée jusqu'à l'endroit où nous les rencontrons.

Ils causaient.

Petit-Pierre, ravi de sa position, ne tarissait pas en éloges sur le compte du brave matelot, et faisait un tableau enchanteur de son existence quotidienne à la villa du boulevard de la Seine, ce qui rendait madame Tallandier bien heureuse.

Au moment où la calèche s'arrêta près d'eux au bord de la route, la mère et le fils tournèrent la tête par un mouvement de curiosité machinale et examinèrent les promeneurs.

—Maman, dit le mousse à voix basse, regarde donc la belle demoiselle... Quelle est jolie... que son visage est doux... mais elle est toute pâlotte... on la croirait malade...

—Elle vient de l'être sans doute... répliqua madame Tallandier du même ton Sa convalescence est commencée... On la promène pour la distraire et pour lui rendre des forces... Le monsieur habillé de noir qui l'accompagne est peut-être son médecin...

—Et la dame âgée, reprit le mousse, elle semble malade aussi... Elle a des yeux bien singuliers... Ils ont l'air de regarder sans voir...

—C'est vrai, fit madame Tallandier dont l'attention, depuis une seconde, se concentrait sur le visage de Jeanne.

Tout à coup elle se leva brusquement, comme pour se rapprocher de la voiture.

— Ah ! murmura-t-elle, c'est étrange !...

— Quoi donc, maman ?...

— Une ressemblance...

— Cette dame ressemble à quelqu'un que tu connais ?...

— Oui.

— A qui ?...

— A Jeanne Tallandier...

— Mais c'est notre nom, cela...

— Aussi Jeanne Tallandier était ta propre tante... la sœur de ton pauvre père...

— Tu ne m'avais jamais parlé d'elle...

— C'est vrai... Chez nous on ne prononçait point son nom. Depuis bien des années ton père, quoiqu'il aimât tendrement sa sœur, n'avait plus de rapport avec elle...

— Maman, peut-être que cette personne est ma tante...

— C'est impossible...

— Pourquoi ?

— Jeanne Tallandier est bien loin... et puis elle n'avait pas ce regard... Non, ce ne peut être elle, mais la ressemblance est prodigieuse...

— Veux-tu que je lui demande qui elle est ?

— Y penses-tu, Pierre !... On n'adresse pas de pareilles questions aux gens... Cette dame ne te répondrait point et je l'approuverais fort...

En ce moment les yeux de Jeanne, effleurant les objets l'un après l'autre et ne se fixant sur aucun, rencontrèrent l'enfant qui s'empara aussitôt de son attention tout entière.

Elle lui sourit et tendit ses mains vers lui.

— Maman, dit Petit-Pierre, elle nous a vu... Elle me fait des signes... Il me semble qu'elle m'appelle...

Madame Delarivière continuait ses gestes, dans le but manifeste d'engager le mousse à s'approcher et, comme il restait immobile, elle commençait à manifester le mécontentement d'un enfant gâté dont on ne satisfait point les caprices.

Georges remarqua l'impatience de Jeanne.

Il en eut bien vite deviné la cause.

Cette impatience grandissante pouvait amener une crise nerveuse qu'il fallait éviter.

Il fit un signe au mousse et lui dit :

— Venez, mon petit homme... Madame désire vous voir...

— Faut-il, maman ?... demanda Petit-Pierre.

— Oui... va...

Et madame Tallandier le poussa en avant.

Le gamin s'approcha de la voiture.

A chaque pas qu'il faisait en avant, le visage assombri de Jeanne se rassérénait.

Quand il fut tout près, elle lui tendit de nouveau la main.

Petit-Pierre hésitait, soit par timidité, soit que la singulière expression de la physionomie de Jeanne l'inquiétait.

— Faites ce que désire cette dame... lui dit Georges, ne craignez rien...

L'enfant rassuré mit sa main dans celle que lui présentait Jeanne, et dont il sentit aussitôt la pression affectueuse.

Les lèvres de la folle s'agitaient, mais ne laissaient échapper aucun son perceptible.

Madame Tallandier à son tour s'était rapprochée, et contemplait Jeanne avec stupeur, tant cette ressemblance prodigieuse dont elle avait été frappée s'accroissait.

— Si c'était elle, cependant... Si c'était Jeanne... la sœur de mon mari... pensait la pauvre femme.

Madame Delarivière, un fois son caprice satisfait, lâcha la main de l'enfant.

Ses yeux se portèrent sur la mère et parurent ne plus pouvoir se détacher de son visage.

Au bout d'un temps très court ses sourcils se froncèrent, un frémissement convulsif secoua tout son corps, elle étendit le bras et désigna madame Tallandier avec une sorte de crainte menaçante.

Georges eut peur.

Les crises commençaient souvent ainsi...

Il saisit les deux mains de Jeanne et, se souvenant de l'expérience faite sous ses yeux par son célèbre professeur, le docteur V..., il dit d'une voix impérieuse et dure :

— Soyez calme !... je le veux !...

— Mon Dieu ! s'écria madame Tallandier stupéfaite, qu'à donc cette dame ?

— Hélas ! répondit Georges, sa raison est égarée...

— Folle !... murmura la mère du petit mousse. Folle !...

— Oui, madame... et votre présence la surexcite au point de m'inspirer de craintes graves...

Jeanne s'était dressée dans la voiture et voulait résister, mais Georges était patient et fort.

Il la prit par les deux poignets, la contraignit doucement à se rasseoir et cria au cocher :

— Vite ! vite !... à la maison !

Le cocher fouetta ses chevaux.

L'attelage partit à la plus rapide allure, au milieu d'un nuage de poussière, laissant la mère et le fils sous une impression très pénible.

— Ah ! murmura madame Tallandier quand fut passé le premier moment de stupeur, je ne me trompais pas !... C'est Jeanne... c'est bien Jeanne... et elle est folle... Oh ! justice divine !... qu'ont fait certaines familles pour être ainsi frappées ?

Après un silence elle ajouta :

— Si du moins je pouvais savoir... Mais je n'ai point interrogé quand il en était temps !... J'ignore le nom qu'elle porte aujourd'hui... j'ignore le lieu où elle demeure... je ne la retrouverai pas...

Et d'abondantes larmes coulèrent sur le visage de la pauvre femme.

— Maman, je t'en prie, ne pleure pas... dit l'enfant en entourant sa mère de ses bras ; tu es venue me voir le cœur tout joyeux, et j'étais si content !... Ton chagrin va me gâter ma journée ! Ne pleure plus, je t'en supplie !

Madame Tallandier essuya ses yeux.

— Tu as raison, cher petit ! dit-elle, mais ce n'est pas ma faute... Cette ressemblance à ravivé tout au fond de mon âme des souvenirs qui m'ont fait mal... A présent c'est fini... c'est oublié !... Regarde... Je souris...

XV

UN DUEL D'UN NOUVEAU GENRE

Le petit mousse embrassa de nouveau sa mère qui lui souriait en effet.

— Voilà comme j'aime à te voir, dit-il. Resto toujours ainsi et je serai content... Tu dois être bien reposée... Continuons notre promenade et retournons ensuite à la maison... On dîne à l'office à six heures... Tu dîneras avec moi...

— Non, cher enfant, pas aujourd'hui... répliqua madame Tallandier.

— Mais, maman, souviens-toi... c'est convenu avec monsieur Claude...

— Je sais bien, aussi j'accepterais de grand cœur si M. Claude était là, mais il est absent... Je ne connais personne que lui... Je serais gênée...

— Comme tu voudras, mère... mais ça m'aurait fait tant de plaisir...

— Ce sera pour une autre fois... Il est déjà tard, et pour retourner à Charenton il y a beaucoup de chemin à faire... Tu vas me conduire à l'avenue de Neuilly, où je prendrai le tramway avec la correspondance pour un omnibus qui me mènera au chemin de fer, et là nous nous dirons au revoir...

— Déjà !

— Il le faut... Sois raisonnable...

L'enfant poussa un gros soupir.

— Allons, puisqu'il le faut... dit-il ; mais, la prochaine fois, M. Claude sera là et tu passeras avec nous toute la soirée...

—Je te le promets...

Puis la mère et le fils prirent, par le boulevard de la Seine, le chemin de l'avenue de Neuilly.

Comment et pourquoi notre ami Claude Marteau était-il absent de la villa ?

Nous allons l'expliquer à nos lecteurs.

Immédiatement après le départ de Fabrice allant chercher mademoiselle Baltus à la maison d'Auteuil, Laurent s'était dirigé vers le pavillon qu'habitait Bordeplat avec son-mousse.

L'intendant-valet de chambre devait, on s'en souvient, mettre à exécution le plan de son maître, c'est-à-dire griser Claude Marteau et profiter de son ivresse pour lui arracher le secret de sa trouvaille.

L'ex-matelot était seul et s'occupait à raccommo-der un filet.

Il avait envoyé Petit-Pierre à Courbevoie, porter à un restaurateur le poisson qu'il lui fournissait deux fois par semaine.

Le brave garçon, ayant assisté depuis sa cachette à l'entretien de la veille au soir, attendait la visite de Laurent, et de minute en minute regardait du coin de l'œil s'il ne le voyait point paraître.

Il eut aux lèvres un sourire goguenard lorsque la silhouette imposante de monsieur l'intendant se dessina au détour d'une allée, et il se dit *in petto* :

—Attention, Claude, et veille au grain ! Ce bonhomme-là s'est promis de tirer les vers du nez ; mais il ne s'est pas levé assez matin pour ça, et c'est lui, au contraire, qui t'apprendra, sans s'en douter, ce que tu veux savoir...

Claude, pour son travail, s'était installé devant la fenêtre ouverte de la première chambre du chalet.

Laurent s'approcha de cette fenêtre avec sa physionomie la plus avenante.

—Eh ! bonjour, matelot ! fit-il, ça va bien ?...

—Pas mal, monsieur Laurent, et vous !... Ça boulotte-t-il.

—Ma foi, oui ! Mais que vois-je ? Vous n'avez point encore fait votre toilette, ce matin !...

Claude était en bras de chemise, en pantalon de treillis et chaussé d'espadrilles.

—Que voulez-vous ?... répliqua-t-il, je rabiboche mes verveux, et je n'ai pas eu le temps de me rendre joli... ajouta-t-il en riant, je n'attends aucune dame...

—Et moi qui venais justement vous proposer...

—Quoi donc ?

—De m'accompagner...

—Où ça ?

—À Bercy.

—Et, sans indiscrétion, que diable allez-vous faire à Bercy ?

—Nous avons besoin de vin pour l'office ; je vais en goûter là-bas afin d'en acheter quelques pièces et de monter notre cave sur un bon pied...

—Pas trop mal inventé ! pensa Claude, on goûte par-ci... on goûte par-là... et on se grise sans que ça paraisse... Attends un peu, gros malin !

—Eh bien ! reprit Laurent, qu'en pensez-vous ? Ça vous va-t-il ?

—Tout de même... quand ce ne serait que pour le plaisir d'être avec vous...

—Bravo ! Ça, c'est gentil !

—Quand partez-vous ?

—Tout de suite... ou du moins dès que vous serez prêt...

—Et le déjeuner ?

—Nous déjeunerons là-bas... Je paye une côtelette, une matelotte et un buisson d'écrevisses...

—Voilà un petit menu qui me botte !... Ça fait boire, les écrevisses, et je ne sais pas pourquoi, ce matin, j'ai la pépie...

—Ça se trouve à merveille... ce n'est pas le vin qui nous manquera... Habillez-vous vite... Tenue soignée... Je vous donne cinq minutes.

—En deux temps et trois mouvements ça sera fait...

—Nous sortirons par la rue de Longchamps... Vous me prendrez à l'office...

—As pas peur ! Je vous emboîte !

Laurent s'éloigna en se frottant les mains.

—Je le tiens ! se disait-il.

—Je le tiens ! pensait Claude de son côté, On va tutoyer des fioles pas mal, et rira bien qui rira le dernier ! En même temps il menait à bonne fin l'œuvre fort peu compliquée de sa toilette.

Cinq minutes après il rejoignait Laurent et quittait en sa compagnie la villa.

—Nous allons nous payer l'omnibus de Bercy, dit l'intendant.

—Naturellement, répliqua Claude ; mais je suis à jeun ce matin, et j'absorberais bien un petit verre de n'importe quoi pour me refaire le torse.

Laurent riait sous cape en voyant les dispositions ultra-bachiques de son compagnon.

—Bonne idée ! s'écria-t-il ; rien qui chasse les humeurs noires comme un verre de rhum...

—Va pour le rhum... J'apprécie ce produit des cannes à sucre de la Jamaïque... et de la Villette, et c'est moi qui l'offre...

Les deux compagnons entrèrent chez un marchand de vins de l'avenue de la Grande-Armée et se firent servir.

—Pas mauvais ! fit Claude après avoir ingurgité d'un trait l'alcool. Mais ces verres sont des dés à coudre... On n'a pas le temps de sentir couler le liquide...

—Impossible de s'en aller sur une jambe... répondit Laurent. J'offre le deuxième dé à coudre...

—Les bons comptes font les bons amis... Allons-y gaiement ! À la santé de nous deux, mon vieux !...

Laurent, nous l'avons dit, buvait sec et se croyait sûr de lui-même.

Il ne laissa pas une goutte de rhum au fond de son verre.

Quant à Claude Marteau, nous savons ce qu'il appelait un dé de vitriol, à Melun, lorsqu'il était batelier chez la veuve Gallet.

Une heure plus tard, les deux compagnons mettaient pied à terre à la station des omnibus de Bercy.

—Où déjeunerons-nous ? demanda Claude.

—Dans un bon endroit que je connais... répondit Laurent. Au rendez-vous des Courtiers... C'est à deux pas d'ici... Nous allons commander notre déjeuner avant d'aller chez mon marchand...

—C'est ça, et en même temps nous boirons un bock... Ce diable de rhum a doublé ma pépie...

Laurent fit la grimace.

—Oh ! murmura-t-il, un bock !

—Vous n'aimez pas la bière ?

—Je ne l'aime que dans l'après-midi... Un verre de vin blanc, le matin, me semble préférable...

—Je ne fais aucune objection au vin blanc... Commandez d'ailleurs et je boirai, comme un bon garçon, tout ce qu'il vous plaira que je boive...

On était arrivé au *Rendez-vous des Courtiers*.

Laurent donna des instructions pour le déjeuner et fit apporter une bouteille de chablis qui fut vidée en moins de trois minutes.

Les deux compères gagnèrent ensuite, bras dessus bras dessous, les caves du fournisseur où l'intendant voulait opérer ses emplettes, et qu'il connaissait de longue date.

—Venez-vous m'acheter quelque chose ce matin, monsieur Laurent ?... demanda ce fournisseur.

—Oui. J'ai besoin de vin d'office...

—Nous allons vous faire goûter ça...

Le négociant se munit d'une tasse d'argent, d'un forçat, de ces chevilles de bois qu'on appelle *fauissets*, et conduisit ses visiteurs dans une cave amplement meublée de tonneaux, où ils commencèrent à goûter plusieurs crus de beaujolais et de petit bourgogne.

Laurent dégustait d'abord et passait la tasse à Claude.

Une douzaine de tonneaux furent percés. La tasse allait sans relâche de l'intendant au matelot.

L'ex-valet de chambre acheta trois pièces de vin ordinaire
—J'ai d'excellent bordeaux... dit le négociant. Une jolie
pièce de saint-émillion vous conviendrait-elle?...

—On ne risque rien d'y goûter... .

—Quant au vin blanc, je puis vous offrir un sauterne par-
fait.

Voyons le sauterne... .

Et le va-et-vient de la tasse d'argent recommença de plus
belle.

Claude ne perdit pas Laurent de vue enfin de s'assurer qu'il
ne trichait point, et tout bas il s'adressait :

—Patience, mon bonhomme!... patience! Nous verrons tout
à l'heure!

XVI

OU CLAUDE MARTEAU A DÉCIDÉMENT LE DESSUS

* Les dégustations faites les achats terminés, Claude Marteau
prit la parole.

—Je voudrais, dit-il au marchand, que vous nous fassiez tu-
toyer un joli cognac pas trop cher...

—Nous n'avons nul besoin de cognac... s'écria Laurent.

—Aussi est-ce pour mon compte personnel... répliqua l'ex-
matelot. Je m'arrangerais volontiers d'un fût de vingt-cinq li-
tres... J'ai l'habitude de me rincer le gosier tous les matins
avec une petite goutte, et je m'en trouve bien... Avez-vous
mon affaire?...

—Parbleu!... répondit le négociant. Un armagnac de trois
ans, bonne qualité, et que je puis vous laisser à pris très doux?

—Voyons un peu l'armagnac...

Plusieurs barils furent mis en perce.

Claude, agissait maintenant pour son propre compte, ainsi
qu'il venait de le dire, trempait les premières lèvres dans l'eau-
de-vie et passait la tasse à Laurent, qui dégustait en connais-
seur et donnait consciencieusement son avis.

L'ex-matelot, buveur émérite, savait bien ce qu'il faisait.

Après avoir expérimenté des vins de plusieurs sortes, rien
ne porte à la tête comme de goûter des alcools, quelques minu-
tes que soient les doses absorbées.

Le marché fut conclu à la suite de nombreux tâtonnements
volontaires du ci-devant marin.

Le négociant, très satisfait de sa matinée, offrit à ses clients
un verre de vieux vin de Madère qu'ils acceptèrent sans façon.

En sortant des caves, Laurent porta machinalement la main
à son front.

Le changement d'air agissait, il se sentait la tête lourde.

—Bah! se dit-il, c'est que je suis à jeun... ça se passera en
déjeuner.

—Il est déjà rouge comme un coq... pensa Claude Marteau.
Ça va bien! Vous savez que c'est moi qui paye l'absinte...
ajouta-t-il n'entrant dans un café.

Laurent le suivit et, par amour-propre, n'osa refuser de lui
tenir tête.

Au *Rendez-vous des Courtiers* le couvert était mis.

—Quel vin boiront ces messieurs? demanda le garçon.

—Du Beaune... répondit Laurent.

—Beaune première?

—Bied entendu.

—Une bouteille?

—Deux bouteilles... pour commencer...

On servit une entrecôte à la bordelaise relevé vigoureuse-
ment.

La dernière goutte de vin de Beaune en arrosa la dernière
bouchée.

Laurent but un grand verre d'eau.

—Ah! s'écria Claude en riant, vous trichez...

—J'avais très soif...

—Le vin désaltère... Ne recommencez pas, monsieur Lau-
rent, je croirais que vous voulez me faire une mauvaise plai-
santerie...

Quelle plaisanterie?

—Celle de me griser donc!

Vous griser! répéta l'ex-valet de chambre. Dans quel
but? Et d'ailleurs ce serait difficile, vous buvez mieux que
moi...

—Pas du tout... Nous sommes d'égale force...

La matelote fit son entrée.

Le garçon, redemanda de nouveau quel vin boiraient ces
messieurs,

—Du même, dit Claude, et deux fioles.

Laurent ajouta :

—Avec les écrevisses vous apporterez du sauterne sec...

—Deux bouteilles?

—Toujours!

—Sapristi! pensa le garçon en s'en allant, voilà des gail-
lards bigrement solides! s'ils ne roulent pas sous la table, ils
auront de la chance?...

Alors écoulez.

Les liquides disparaissaient comme par enchantement.

La soif survivait à l'appétit. On mangeait moins, mais on
buvait plus.

Claude, (aussi maître de lui en réalité qu'au moment de
s'asseoir à table), clignait les yeux, dodelinait la tête, bavar-
dait comme une pie borgne, et semblait par instants avoir la
langue épaisse.

Laurent, (dont au contraire les idées n'étaient plus bien
nettes), se laissa prendre à ces symptômes d'ébriété naissante,
et jugea le moment favorable, pour démasquer ses batteries.

—Ainsi, matelot, commença-t-il, vous vous plaisez positive-
ment chez nous?...

Claude, après avoir modulé un long éclat de rire, répliqua :

—Ah! ah! ah! si je me plais?.. Toujour, de brest, mon
petit père, il faudrait pour ne pas s'y plaire très bien difficile!
Bonne table, bon vin, bon lit, bonne solde, bonnes gens, et en-
noter toute la journée, c'est ça qui me va! Je demande à res-
ter à perpétuité dans une prison pareille! C'est la vérité, pa-
role sacrée!!

—Le fait est, reprit Laurent l'un ton qu'il voulait rendre
significatif, le fait est qu'il y a des prisons moins rejouissan-
tes... et vous devez apprécier celle-là, vous qui avez mangé,
dit-on, pas mal de vache enragée...

—Ah! mais oui, j'en ai mangé... et plus que mon compte...
murmura Claude avec un gros soupir. En ai-je eu des hauts
et des bas dans mon existence, des jours de pluie, des temps
de misère!... S'il fallait vous raconter tout j'en aurais pour
jusqu'à demain...

—Bah! contez tout de même, fit l'ex-valet de chambre en
remplissant de nouveau le ver de son convive. Rien ne nous
presse, et ça m'amusera de vous écouter... Vous êtes mon
ami, n'est-ce pas?

—Parbleu!

—Eh bien, un ami ne peut pas refuser d'amuser son ami...

Claude constatait en riant sous cape les rapides progrès de
l'ivresse de Laurent.

—D'abord et d'une, j'ai été un chenapan... commença-t-il.

—Pas possible?

—Etant tout petiot, haut comme une botte, je ne valais déjà
pas le diable!... Mon père, à qui je jouais les cent mille
tours, me mit à la porte de chez lui avec un coup de pied
bien senti... au bas du dos... A votre santé...

—A la vôtre...

Je me fis mousse et j'échangeai les taloches paternelles
contre les coups de garçonne du maître d'équipage... ça se va-
lait! Je fis le tour du monde, je ne sais combien de fois, j'en
revins sacripant comme devant, et enfin, libéré du service, je
gagnai Melun, mon pays natal...

Melun... bégaya Laurent, Melun... ah! ah! Melun, où
vous avez fait des vôtres, hein, mon gaillard?

Claude eut un nouvel éclat de rire bizarre... Le rire hé-
bété de l'ivresse atteignant son paroxysme.

—Tiens! répliqua-t-il ensuite, vous savez ça?... Alors,

puisqu'vous savez tout, je ne vous cacherai rien... Oui, c'est vrai, j'en ai fait pas mal, des cascades ! Qu'est-ce que vous voulez... c'était dans le sang !

—Et, reprit Laurent, qui se croyait né pour la diplomatie, c'est à Melun que vous avez connu M. Fabrice ?...

—Vous savez ça aussi ? Eh, bien, *yes milord!*... c'est là !... A votre santé !... C'est là que nous sommes devenus les deux doigts de la main... Mais faut pas le dire...

—Et qu'il vous a tiré d'affaire ?... continua l'intendant.

—De quelle affaire ?

—De celle où vous étiez compromis pas mal !... Ah ? superlipopette, compère, vous étiez rudement compromis !...

—Ah ! le patron vous a raconté ?

Laurent, les deux pouces engagés dans les entourures de son gilet, se dandinait sur sa chaise, cramoisi plus qu'une écrevisse, soufflant, rient sans motif, voyant d'able, enfin parfaitement gris, mais capable encore néanmoins de se cramponner à l'idée unique qui surnageait dans son cerveau.

—Il me raconte tout, le patron... balbutia-t-il. Je suis un homme de confiance... son ami... son meilleur ami... un autre lui-même... Il vous a tiré d'affaire, le patron... hein ?

—Tommerro de Brest, c'était son devoir, puisque je m'étais mis dans le pétrin pour lui !

—Pour lui !... répéta Laurent hébété.

—Oui, parbleu ! J'agissais par son ordre, vous devez le savoir... et même il m'avait bien payé... Mais, chut ! faut pas parler de ça... A votre santé, mon vieux !...

Claude Marteau remplit le verre de Laurent, le lui mit dans la main et le contraignit à le porter à ses lèvres et à le vider.

Cette dernière libation acheva le malheureux.

—Il vous avait payé ?... fit-il entre deux hoquets, Pourquoi faire ?...

—Pour conduire quelque part la femme et la fille de son oncle...

—A la maison de santé d'Auteuil, hein ?... acheva Laurent. Chez le docteur Rittner ?

L'ex-matelot tressaillit de de joie.

L'homme de confiance de Fabrice venait, dans son ivresse, de lui dire précisément la chose qu'il voulait savoir.

Laurent poursuivit :

—A la maison des folles on en aura bien soin... Nous payerons ce qu'il faudra... Nous sommes généreux... Nous héritons... Nous avons la maison de Neuilly... Nous avons des millions... beaucoup... beaucoup... beaucoup de millions... Alors le patron, qui est mon ami, m'a dit : "*Claude est une canaille... faut se méfier... tu pocharderas ce gredin, et, quand il sera dans les vignes, il te dira ce qu'il a trouvé à Melun.*" Et voilà !... Alors, tu comprends, tu es mon ami... Épanche-toi dans le sein de ton ami... C'est toi qui a trouvé l'objet du faux témoignage... Montre un peu l'objet en question... Vasy de confiance !... Tu ne risques rien !... Je ne ferai des pots à quiconque...

Après avoir dit ce qui ce précède, Laurent, la bouche entr'ouverte, les yeux arrondis et clignotants, regarda l'ex-matelot.

Il était allé machinalement jusqu'au bout de son discours, mais il n'entendait plus guère, il ne comprenait plus du tout. D'une main tremblante il prit son verre et voulut le porter à ses lèvres. Il n'en eut pas la force. Ses doigts amollis se disjointèrent et le verre tomba sur le sol où il se brisa.

En même temps, et sans attendre la réponse de Claude, à sa dernière question il se renversa sur sa chaise, ferma les yeux et ne bougea plus.

Il était ivre-mort...

—Bravo, maître Laurent ! murmura Bordeplat en laissant tomber un coup-d'œil dédaigneux sur son partenaire si complètement vaincu, je sais maintenant, grâce à toi, le peu que j'ignorais encore, et notre estimable patron, le digne M. Fabrice, ne sera vraiment pas difficile s'il est content des résultats de ton espionnage ! !

Depuis qu'il n'était plus en état de lui tenir tête, Claude se ménageait et, comme il possédait un cerveau d'une solidité peu commune, il avait repris tout son sang-froid.

Il paya la dépense, fit avancer une voiture dans laquelle on hissa Laurent qui ne bougeait non plus qu'un soliveau, s'installa à côté de lui et donna au cocher l'adresse de la villa de Neuilly.

Là les domestiques, tout écriant aux éclats de la situation de Monsieur l'intendant, aidèrent Claude à le porter dans sa chambre, à le déshabiller et à le mettre au lit.

Ce fut l'affaire de quelques minutes...

La besogne achevée, notre ami rentra dans son pavillon où, quoiqu'il fût harassé de fatigue, il attendit le retour de Fabrice.

Un peu avant minuit une lumière brilla derrière les vitres de l'appartement du jeune homme et s'éteignit au bout d'un quart d'heure.

Le neveu du banquier était revenu et venait de se coucher.

Claude en fit autant.

Dès l'aube il était debout et aux aguets.

Vers dix heures il vit atteler le coq au poney-chaise.

Fabrice sortait en voiture, accompagné d'un groom.

Claude s'empressa de monter à la chambre de Laurent.

Monsieur l'intendant ronflait toujours, et certes la détonation d'une pièce d'artillerie de gros calibre n'aurait pu l'arracher à son lourd sommeil.

FIN

Pour paraître dans le prochain numéro :

L'EMPOISONNEUR

AU BON MARCHÉ MAISON.
ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Immense Vente de Marchandises d'Été

A LA MOITIÉ DE LEUR VALEUR

La balance de nos chapeaux de paille à être donnée.
La balance de nos châles d'été à être clairés à la moitié de leur valeur
La balance de nos mousselines barrées et carreautes à 3c.
Nos indiennes satines à 8c la verge
Nos mousselines de couleur réduites à 5c la verge
Nos seersuckers réduits à 6c la verge

ETOFFES A ROBES

Toutes nos étoffes à robes à être clairées à la moitié de leur valeur réelle
Nos cachemires réduits à 20c la verge
Nos saints merveilleux réduits à 50c la verge
MERCERIE réduite à 50c dans la piastre sur toute les lignes

VENTE SPÉCIALE POUR CLAIRER

Tous nos tapis réduits de 24 pour cent
Tous nos prélatés réduits de 25 pour cent
Tout ce qui concerne l'ameublement et garnitures de maison réduits de 25 pour cent.

Venez tous au Bon Marché, sauvez votre temps et doublez votre argent

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

MONTREAL

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 17 AOUT 1887

1757 LOTS LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouvent dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi, bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

ECURIE BALMORAL

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal.

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par MM. J. LESSARD & CIE, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue St-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.

BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B P. 133

MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Gôlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancred de Rohan
- 12 Nora

- 13 Le Petit Vieux des Batignoles
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégo
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur

- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duverney
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts
- 26 Bon sang ne peut mentir
- 27 Valérie

VOLUME III

- 1 Une Évasion à la Guyane
- 2 Les Millions du Nabab
- 3 L'Arme Révélatrice
- 4 Le Comte d'Olligay
- 5 Le Parricide
- 6 Vingt ans à la Bastille
- 7 Nélima
- 8 Ginevra
- 9 Le Médecin des Folles, 1re série, L'Hôtel du Grand Cerf
- 10 2e série, Une Erreur Judiciaire
- 11 3e série, Jeanne la Folle
- 12 4e série, Paula Baltus
- 13 5e série, Le Serment de Paula
- 14 6e série, L'Achat de la Maison des Folles
- 15 7e série, Le Drame de l'Albatros
- 16 8e série, Le Retour de l'Assassin